

v. h. u.



3893.



Lettska



LE PAYSAN
PARVENU,
OU
LES MEMOIRES
DE M * * *.

Par M. DE MARIVAUX.

QUATRIÈME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez C. DE ROGISSART & Sœurs.
M. D. CC. XXXV.

IN PRAESENTIA

REVERENDISSIMO

DEI PATRI

DEI PATRI

DEI PATRI

DEI PATRI



DEI PATRI

DEI PATRI

DEI PATRI





LE PAYSAN
PARVENU,

OU

LES MEMOIRES

DE M * * *

QUATRIÈME PARTIE.

JE me rendis donc chez
Madame de Ferval, &
ne rencontraï dans la cour
de la maison, qu'un La-
quais qui me conduisit
chez elle par un petit es-
calier que je ne connois-
sois pas.

Une de ses femmes qui se présenta
IV. Partie. A 2 d'a-

d'abord, me dit qu'elle alloit avertir sa Maîtresse; elle revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de cette Dame. Je la trouvai qui lisoit couchée sur un sofa, la tête appuyée sur une main, & dans un deshabilité très-propre, mais assez négligemment arrangé.

Figurez-vous une jupe qui n'est pas tout-à-fait rabatuë jusqu'aux pieds, qui même laisse voir un peu de la plus belle jambe du monde; (& c'est une grande beauté qu'une belle jambe dans une femme.)

De ces deux pieds mignons il y en avoit un dont la mule étoit tombée, & qui dans cette espece de nudité avoit fort bonne grace.

Je ne perdis rien de cette touchante posture; ce fut pour la premiere fois de ma vie que je sentis bien ce que valoit le pied & la jambe d'une femme; jusques-là je les avois compté pour rien; je n'avois vû les femmes qu'au visage & à la taille, j'appris alors qu'elles étoient femmes partout. Je n'étois pourtant encore qu'un Payfan; car qu'est-ce que c'est qu'un séjour de quatre

tre ou cinq mois à Paris ? mais il ne faut ni délicatesse ni usage du monde pour être tout d'un coup au fait de certaines choses ; sur-tout quand elles sont à leur vrai point de vûe, il ne faut que des sens, & j'en avois.

Ainsi cette belle jambe & ce joli petit pied sans pantoufle me firent beaucoup de plaisir à voir.

J'ai bien vû depuis des objets de ce genre-là qui m'ont toujours plû, mais jamais tant qu'ils me plurent alors ; aussi, comme je l'ai déjà dit, étoit-ce la première fois que je les sentoie ; c'est tout dire, il n'y a point de plaisir qui ne perde à être déjà connu.

Je fis en entrant deux ou trois révérences à Madame de Ferval, qui, je pense, ne prit pas garde, si elles étoient bien ou mal faites ; elle ne me demandoit pas des graces acquises, elle n'en vouloit qu'à mes graces naturelles, qu'elle pouvoit alors remarquer encore mieux qu'elle ne l'avoit fait, parce que j'étois plus paré.

De l'air dont elle me regarda, je jugeai qu'elle ne s'étoit pas attenduë à me

voir ni si bien fait , ni de si bonne mine.

Comment donc , s'écria-t'elle avec surprise , & en se relevant un peu de dessus son sofa ; c'est vous , la Vallée ; je ne vous reconnois pas ; voilà vraiment une très-jolie figure , mais très-jolie ; approchez , mon cher enfant , approchez , prenez un siège , & mettez-vous là ; mais cette taille comme elle est bien prise ; cette tête , ces cheveux : en verité , il est trop beau pour un homme la jambe parfaite avec cela ; il faut apprendre à danser , la Vallée , n'y manquez pas ; affoyez-vous ; vous voilà on ne peut pas mieux , ajouta-t'elle en me prenant par la main pour me faire asseoir.

Et comme j'hésitois par respect , affoyez-vous donc , me répeta-t'elle encore du ton d'une personne qui vous dit , oubliez ce que je suis , & vivons sans façon.

Et bien , gros garçon , me dit-elle , je songeois à vous , car je vous aime , vous le sçavez bien ; ce qu'elle me dit avec des yeux qui expliquoient sa maniere

niere de m'aimer; oui, je vous aime, & je veux que vous vous attachiez à moi, & que vous m'aimiez aussi; entendez-vous?

Hélas! charmante Dame, lui répondis-je, avec un transport de vanité & de reconnoissance; je vous aimerai peut-être trop, si vous n'y prenez garde.

Et à peine lui eus-je tenu ce discours, que je me jettai sur sa main qu'elle m'abandonna, & que je baisois de tout mon cœur.

Elle fut un moment ou deux sans rien dire, & se contenta de me voir faire; je l'entendis seulement respirer d'une maniere sensible, & comme une personne qui soupire un peu; parle donc; est-ce que tu m'aimes tant, me dit-elle, pendant que j'avois la tête baissée sur cette main; Eh! pourquoi crains-tu de m'aimer trop, explique toi la Vallée; qu'est-ce que tu veux dire?

C'est, repris-je, que vous êtes si aimable, si belle; & moi qui sens tout cela, voyez, vous, j'ai peur de vous aimer autrement qu'il ne m'appartient.

A 4

Tout

Tout de bon, me dit-elle, on diroit que tu parles d'amour, la Vallée; & on diroit ce qui est, repartis-je, car je ne sçaurois m'en empêcher.

Parle bas, me dit-elle; ma femme de chambre est peut-être là-dedans, (c'étoit l'anti-chambre qu'elle marquoit:) ah mon cher enfant, qu'est-ce que tu viens de me dire? tu m'aimes donc: hélas! tout petit hommes que je suis, dirai-je qu'oui, repartis-je? comme tu voudras, me répondit-elle, avec un petit soupir: mais tu es bien jeune, j'ai peur à mon tour de me fier à toi; approche-toi, afin de nous entretenir de plus près, ajouta-t'elle. J'oublie de vous dire que dans le cours de la conversation elle s'étoit remise dans la posture où je l'avois trouvée d'abord; toujours avec cette pantoufle de moins, & toujours avec ces jambes un peu découvertes, tantôt plus, tantôt moins, suivant les attitudes qu'elle prenoit sur le sofa.

Les coups d'œil que je jettois de ce côté-là, ne lui échapoient pas; quel friand petit pied vous avez-là, Madame, lui dis-je, en avançant ma chaise,
car

car je tombois insensiblement dans le ton familier ; laisse-là mon pied , dit-elle , & remets-moi ma pantoufle , il faut que nous causions sur ce que tu viens de me dire , & voir un peu ce que nous ferons de cet amour que tu as pour moi.

Est-ce que par malheur il vous fâcherait , lui dis-je ? eh non , la Vallée , il ne me fâche point , me répondit-elle ; il me touche au contraire , tu ne m'as que trop plû , tu es beau comme l'amour.

Eh ! lui dis-je , qu'est-ce que c'est que mes beautez auprès des vôtres ? un petit doigt de vous vaut mieux que tout ce que j'ai en moi ; tout est admirable en vous ; voyez ce bras , cette belle façon de corps , des yeux que je n'ai jamais vû à personne ; & là-dessus , les miens la parcouroient toute entiere ; est-ce que vous n'avez pas pris garde comme je vous regardois la première fois que je vous ai vûe , lui disois-je ? je devinois que votre personne étoit charmante , plus blanche qu'un cygne ; ah ! si vous sçaviez le plaisir que j'ai eu à venir ici , Madame , & comme quoi je

crois toujours tenir votre chere main que je bailai l'autre jour , quand vous me donnâtes la Lettre. Ah! tais-toi , me dit-elle , en mettant cette main sur ma bouche pour me la fermer ; tais-toi , la Vallée , je ne sçauois t'écouter de sang froid ; après quoi , elle se rejetta sur le sofa avec une air d'émotion sur le visage , qui m'en donna beaucoup à moi-même.

Je la regardois , elle me regardoit , elle rougissoit ; le cœur me battoit , je crois que le sien alloit de même , & la tête commençoit à nous tourner à tous deux , quand elle me dit : Ecoute moi , la Vallée , tu vois bien qu'on peut entrer à tout moment , & puisque tu m'aimes , il ne faut plus nous voir ici , car tu n'y es pas assez sage. Un soupir interrompit ce discours.

Tu es marié , reprit-elle après ; oui de cette nuit , lui dis-je. De cette nuit , me répondit-elle ? Eh bien , conte-moi ton amour ; en as-tu eu beaucoup ? Comment trouves-tu ta femme ? M'aimerois-tu bien autant qu'elle ? Ah ! que je t'aimerois à sa place. Ah ! repartis-je , que je vous rendrois bien le change.

Est-il

Est-il vrai, me dit-elle? mais ne parlons plus de cela, la Vallée; nous sommes trop près l'un de l'autre, recule-toi un peu, je crains toujours une surprise. J'avois quelque chose à te dire, & ton mariage me l'a fait oublier; nous aurions été plus tranquilles dans mon cabinet, j'y suis ordinairement, mais je ne prévoyois pas que tu viendrois ce soir. A propos, j'aurois pourtant envie que nous y allassions pour te donner les papiers dont je te parlai l'autre jour, veux-tu y venir?

Elle se leva tout-à-fait là-dessus; si je le veux, lui dis-je; elle rêva alors un instant, & puis, non dit-elle, n'y allons point; si cette femme de chambre arrivoit, & qu'elle ne nous trouvât pas ici, que sçait-on ce qu'elle penseroit? restons.

Je voudrois pourtant bien ces papiers, repris-je. Il n'y a pas moyen, dit-elle, tu ne les auras pas aujourd'hui; & alors elle se remit sur le sofa, mais ne fit que s'y asseoir; & ces pieds si mignons, lui dis-je, si vous vous tenez comme cela, je ne les verrai donc plus.

Elle

Elle sourit à ce discours, & me passant tendrement la main sur le visage, parlons d'autre chose, répondit-elle. Tu dis que tu m'aimes, & je te le pardonne; mais, mon enfant, si j'allois t'aimer aussi comme je prévois que cela pourroit bien être, & le moyen de s'en défendre avec un aussi aimable jeune homme que toi; dis-moi! me garderois-tu le secret, la Vallée?

Eh ma belle Dame, lui dis-je, à qui voulez-vous donc que j'aie rapporter nos affaires? il faudroit que je fusse bien méchant; ne sçais-je pas bien que cela ne se fait pas, surtout envers une grande Dame comme vous, qui est veuve, & qui me fait cent fois plus d'honneur que je n'en mérite, en m'accordant le réciproque? & puis ne sçais-je pas encore que vous tenez un état de dévote qui ne permet pas que pareille chose soit connue du monde? Non, me répondit-elle, en rougissant un peu; tu te trompes, je ne suis pas si dévote que retirée.

Eh pardi! repris-je, dévote ou non, je vous aime autant d'une façon que d'une autre; cela empêche-t'il qu'on ne
vous

vous donne son cœur, & que vous ne preniez ce qu'on vous donne? on est ce qu'on est, & le monde n'y a que faire après tout, qu'est-ce qu'on fait dans cette vie? un peu de bien, un peu de mal; tantôt l'un, tantôt l'autre; on fait comme on peut, on n'est ni des Saints ni des Saintes; ce n'est pas pour rien qu'on va à confesse, & puis qu'on y retourne; il n'y a que les défunts qui n'y vont plus, mais pour des vivans, qu'on m'en cherche.

Ce que tu dis n'est que trop certain; chacun a ses foibleffes, me répondit-elle: eh! vraiment oui, lui dit-je; ainsi, ma chere Dame, si par hazard vous voulez du bien à votre petit serviteur, il ne faut pas en être si étonnée; il est vrai que je suis marié, mais il n'en seroit ni plus ni moins quand je ne le serois pas, sans compter que j'étois garçon quand vous m'avez vû; & si j'ai pris femme depuis, ce n'est pas votre faute, ce n'est pas vous qui me l'avez fait prendre; & ce seroit bien pis si nous étions mariez tous deux, au lieu que vous ne l'êtes pas; c'est toujours autant de rabatu; on se prend comme
on

on se trouve, ou bien il faudroit se laisser, & je n'en ai pas le courage depuis vos belles mains que j'ai tant tenues dans les miennes, & les petites douceurs que vous m'avez dites.

Je t'en dirois encore, si je ne me retenois pas, me répondit-elle, car tu me charmes, la Vallée, & tu es le plus dangereux petit homme que je connoisse. Mais revenons.

Je te disois qu'il falloit être discret, & je vois que tu en sens les conséquences. La façon dont je vis, l'opinion qu'on a de ma conduite; ta reconnaissance pour les services que je t'ai rendus, pour ceux que j'ai dessein de te rendre, tout l'exige, mon cher enfant. S'il t'échapoit jamais le moindre mot, tu me perdrois, souviens-toi bien de cela, & ne l'oublie point, je t'en prie; voyons à présent comment tu feras pour me voir quelquefois. Si tu continuois de venir ici, on pourroit en causer; car sous quel prétexte y viendrois-tu? Je tiens quelque rang dans le monde, & tu n'es pas en situation de me rendre de fréquentes visites. On ne manqueroit pas de soupçonner que j'ai du goût pour
 toi;

toi; ta jeunesse & ta bonne façon le persuaderoient aisément, & c'est ce qu'il faut éviter. Voici donc ce que j'imagine.

Il y a dans un tel fauxbourg (je ne sçais plus lequel c'étoit) une vieille femme dont le mari qui est mort depuis six ou sept mois, m'avoit obligation; elle loge en tel endroit, & s'appelle Madame Remy; tiens, écris tout-à-l'heure son nom & sa demeure, voici sur cette table ce qu'il faut pour cela.

J'écrivis donc ce nom, & quand j'eus fait, Madame de Ferval continuant son discours; c'est une femme dont je puis disposer, ajouta-t'elle. Je lui enverrai dire demain de venir me parler dans la matinée. Ce sera chez elle où nous nous verrons; c'est un quartier éloigné où je serai totalement inconnüe. Sa petite maison est commode, elle y vit seule; il y a même un petit jardin par lequel on peut s'y rendre, & dont une porte de derriere donne dans une rue très-peu fréquentée; ce sera dans cette rue que je ferai arrêter mon carrosse; j'entrerai toujours par cette porte, &
toi

toi toujours par l'autre. A l'égard de ce qu'en penseront mes gens, je ne m'en mets pas en peine; ils sont accoutumés à me mener dans toutes sortes de quartiers pour différentes œuvres de charité que nous exerçons souvent deux ou trois Dames de mes amies & moi, & auxquelles il m'est quelque-fois arrivé d'aller seule, aussi bien qu'en compagnie, soit pour des malades, soit pour de pauvres familles. Mes gens le savent, & croiront que ce sera de même, quand j'irai chez la Remy. Pourras-tu t'y trouver demain sur les cinq heures du soir, la Vallée? j'aurai vû la Remy, & toutes mes mesures seront prises.

Eh pardi! lui dis-je, je n'y manquerai pas, je suis seulement fâché que ce ne soit pas tout-à-l'heure; eh! dites-moi, ma bonne & chere Dame, il n'y aura donc point comme ici de femme de chambre qui nous écoute, & qui m'empêche d'avoir les papiers.

Eh vraiment non! me dit-elle en riant, & nous parlerons tout aussi haut qu'il nous plaira; mais je fais une réflexion. Il y a loin de chez toi à ce
faux-

fauxbourg, tu auras besoin de voitures pour y venir, & ce seroit une dépense qui t'incommoderoit.

Bon bon, lui dis-je, cette dépense, il n'y aura que mes jambes qui la feront, ne vous embarrassez pas; non, mon fils, me dit-elle en se levant, il y a trop loin, & cela te fatigueroit, & en tenant ce discours, elle ouvrit un petit coffre, d'où elle tira une bourse assez simple, mais assez pleine.

Tien, mon enfant, ajouta-t'elle, voilà de quoi payer tes carrosses; quand cela sera fini, je t'en donnerai d'autres.

Eh mais! ma belle Maîtresse, lui dis-je, gonflé d'amour propre, & tout ébloui de mon mérite, arrêtez-vous donc, votre bourse me fait honte.

Et ce qui est de plaisant, c'est que je disois vrai; oui, malgré la vanité que j'avois, il se mêloit un peu de confusion à l'estime orgueilleuse que je prenois pour moi. J'étois charmé qu'on m'offrît, mais je rougissois de prendre; l'un me paroïssoit flatteur, & l'autre bas.

A la fin pourtant dans l'étourdisse-
IV. Partie. B ment

ment où j'étois, je cédaï aux instances qu'elle me faisoit, & après lui avoir dit deux ou trois fois; mais Madame, mais ma Maîtresse, je vous couterois trop, ce n'est pas la peine d'acheter mon cœur, il est tout payé, puisque je vous le donne pour rien, à quoi bon cet argent? à la fin, dis-je, je pris.

Au reste, dit-elle, en fermant le petit coffre; nous n'irons dans l'endroit que je t'indique, que pour empêcher qu'on ne cause; mon cher enfant, tu m'y verras avec plus de liberté, mais avec autant de sagesse qu'ici au moins; entens-tu, la Vallée? je t'en prie, n'abuse point de ce que je fais pour toi, je n'y entens point finesse.

Helas! lui dis-je, je ne suis pas plus fin que vous non plus; j'y vais tout bonnement pour avoir le plaisir d'être avec vous, & d'aimer votre personne à mon aise, voilà tout; car au surplus, je n'ai envie de vous chagriner en rien, je vous assure, mon intention est de vous complaire; je vous aime ici, je vous aimerai là-bas, je vous aimerois par-tout. Il n'y a point de mal à cela, me dit-elle, & je ne te défends point
de

de m'aimer, la Vallée, mais c'est que je voudrois bien n'avoir rien à me reprocher: voilà ce que je veux dire.

Ah-ça, il me reste à te parler d'une chose; c'est d'une Lettre que j'ai écrite pour toi, & que j'adresse à Madame de Fécour à qui tu la porteras. Monsieur de Fécour son beau-frere est un homme d'un très-grand crédit dans les Finances, il ne refuse rien à la recommandation de sa belle-sœur, & je la prie ou de te presenter à lui, ou de lui écrire en ta faveur, afin qu'il te place à Paris, & te mette en chemin de t'avancer; il n'y a point pour toi de voye plus sûre que celle-là pour aller à la fortune.

Elle prit alors cette Lettre qui étoit sur une table, & me la donna; à peine la tenois-je, qu'un Laquais annonça une visite, & c'étoit Madame de Fécour elle-même.

Je vis donc entrer une assez grosse femme de taille médiocre, qui portoit une des plus furieuses gorges que j'aye jamais vû; femme d'ailleurs qui me parut sans façon; aimant à vûe de pays le plaisir & la joye, & dont je vais

vous donner le portrait , puisque j'y suis.

Madame de Fécour pouvoit avoir trois ou quatre années de moins que Madame de Ferval. Je crois que dans sa jeunesse elle avoit été jolie ; mais ce qui alors se remarquoit le plus dans sa physionomie , c'étoit un air franc & cordial qui la rendoit assez agréable à voir.

Elle n'avoit pas dans ces mouvemens la pesanteur des femmes trop grasses ; son embonpoint ni sa gorge ne l'embarassoient pas , & on voyoit cette masse se démener avec une vigueur qui lui tenoit lieu de legereté. Ajoutez à cela un air de santé robuste , & une certaine fraîcheur qui faisoit plaisir , de ces fraîcheurs qui viennent d'un bon temperament , & qui ont pourtant essuyé de la fatigue.

Il n'y a presque point de femme qui n'ait des minauderies , ou qui ne veuille persuader qu'elle n'en a point ; ce qui est une autre forte de coqueterie , & de ce côté-là Madame de Fécour n'avoit rien de femme. C'étoit même une de ses graces que de ne point songer en avoir.

Elle

Elle avoit la main belle , & ne le ſçavoir pas ; ſi elle l'avoit eu laide , elle l'auroit ignoré de même ; elle ne penſoit jamais à donner de l'amour , mais elle étoit ſujette à en prendre. Ce n'étoit jamais elle qui ſ'aviſoit de plaire , c'étoit toujours à elle à qui on plaiſoit. Les autres femmes en vous regardant vous diſent finement , aimez - moi pour ma gloire ; celle-ci vous diſoit naturellement , je vous aime , le voulez-vous bien ; & elle auroit oublié de vous demander , m'aimez-vous , pourvû que vous euſſiez fait comme ſi vous l'aimiez.

De tout ce que je dis-là , il réſulte qu'elle pouvoit quelque-fois être indécente , & non pas coquette.

Quand vous lui plaiſiez , par exemple , cette gorge dont j'ai parlé , il ſembloit qu'elle vous la préſentât , & c'étoit moins pour tenter votre cœur , que pour vous dire que vous touchiez le ſien ; c'étoit une maniere de déclaration d'amour.

Madame de Fécour étoit bonne convivie , plus joyeuſe que ſpirituelle à table , plus franche que hardie , pourtant

plus libertine que tendre ; elle aimoit tout le monde, & n'avoit d'amitié pour personne ; vivoit du même air avec tous, avec le riche comme avec le pauvre, avec le Seigneur comme avec le Bourgeois, n'estimoit le rang des uns, ni ne méprisoit le médiocre état des autres. Ses gens n'étoient point ses valets ; c'étoit des hommes & des femmes qu'elle avoit chez elle ; ils la servoient, elle en étoit servie ; voilà tout ce qu'elle y voyoit.

Monfieur, que ferons-nous, vous disoit-elle ? & si Bourguignon venoit, Bourguignon, que faut-il que je fasse ? Jasmin étoit son conseil s'il étoit là ; c'étoit vous qui l'étiez, si vous vous trouviez auprès d'elle ; il s'appelloit, Jasmin, & vous, Monfieur ; c'étoit toute la différence qu'elle y sentoit, car elle n'avoit ni orgueil ni modestie.

Encore un trait de son caractère par lequel je finit, & qui est bien singulier.

Lui disiez-vous, j'ai du chagrin ou de la joye, telles ou telles espérances, ou tel embarras ; elle n'entroit dans vo-

tre

tre situation qu'à cause du mot & non pas de la chose ; ne pleuroit avec vous, qu'à cause que vous pleuriez, & non pas à cause que vous aviez sujet de pleurer ; rioit de même, s'intriguoit pour vous sans s'intéresser à vos affaires, sans sçavoir qu'elle ne s'y intéressoit pas, & seulement parce que vous lui aviez dit, intriguez-vous ; en un mot, c'étoit les termes & le ton avec lequel vous les prononciez , qui la remuoient ; si on lui avoit dit, votre ami ou bien votre parent est mort, & qu'on le lui eût dit d'un air indifférent , elle eût répondu du même air, est-il possible ? lui eussiez vous reparti avec tristesse qu'il n'étoit que trop vrai, elle eut repris d'un air affligé, cela est bien fâcheux.

Enfin c'étoit une femme qui n'avoit que des sens & point de sentimens , & qui passoit pourtant pour la meilleure femme du monde , parce que ses sens en mille occasions lui tenoient exactement lieu de sentimens, & lui faisoient autant d'honneur.

Ce caractère, tout particulier qu'il pourra paroître, n'est pas si rare qu'on le pense , c'est celui d'une infinité de

personnes qu'on appelle communement de bonnes gens dans le monde ; ajoutez seulement de bonnes gens , qui ne vivent que pour le plaisir & pour la joye , qui ne haïssent rien que ce qu'on leur fait haïr , ne font que ce qu'on veut qu'ils soient , & n'ont jamais d'avis que celui qu'on leur donne.

Au reste, ce ne fut pas alors que je connus Madame de Fécour comme je la peins ici , car je n'eus pas dans ce tems-la une assez grande liaison avec elle, mais je la retrouvai quelques années après, & la vis assez pour la connoître: revenons.

Eh! mon Dieu, Madame, dit-elle à Madame de Ferval , que je suis charmée de vous trouver chez vous ; j'avois peur que vous n'y fussiez pas ; car il y a long-tems que nous ne nous sommes vûs ; comment vous portez-vous ?

Et puis elle me salua, moi qui faisois là la figure d'un honnête homme, & en me saluant me regarda beaucoup & long-tems.

Après que les premiers complimens furent passez , Madame de Ferval lui en fit un sur ce grand air de santé qu'elle avoit.

avoit. Oüi, dit-elle, je me porte fort bien, je suis d'un fort bon tempéramment; je voudrois bien que ma belle-sœur fût de même, je vais la voir au fortir d'ici; la pauvre femme me fit dire avant hier qu'elle étoit malade.

Je ne le sçavois pas, dit Madame de Ferval; mais peut-être qu'à son ordinaire ce sera plus indisposition que maladie, elle est extrêmement délicate.

Ah! sans doute, reprit la grosse réjouie, je crois comme vous, que ce n'est rien de sérieux.

Pendant leurs discours j'étois ass. z décontenancé, moins qu'un autre ne l'auroit été à ma place pourtant, car je commençois à me former un peu, & je n'aurois pas été si embarrassé, si je n'avois point eu peur de l'être.

Or j'avois par mégarde emporté la tabatiere de Madame de la Vallée, je la sentis dans ma poche, & pour occuper mes mains, je me mis à l'ouvrir & à prendre du tabac.

A peine l'eus-je ouverte, que Madame de Fécour, qui jettoit sur moi de fréquens regards, & de ces regards

B 5

qu'on

qu'on jette sur quelqu'un qu'on aime à voir; que Madame de Fécour, dis-je, s'écria; ah! Monsieur, vous avez du Tabac, donnez m'en, je vous prie, j'ai oublié ma tabatiere, il y a une heure que je ne sçais que devenir.

Là-dessus, je me leve & lui en presente; & comme je me baïsois afin qu'elle en prit, & que par cette posture j'approchois ma tête de la sienne, elle profita du voisinage pour m'examiner plus à son aise, & en prenant du Tabac leva les yeux sans façon sur moi, & les y fixa si bien que j'en rougis un peu.

Vous êtes bien jeune pour vous accoutumer au Tabac, me dit-elle; quelque jour vous en ferez fâché, Monsieur, il n'y a rien de si incommode; je le dis à tout le monde, & surtout aux jeunes Messieurs de vôtre âge à qui j'en vois prendre, car assurément Monsieur n'a pas vingt ans.

Je les aurai bien-tôt, Madame, lui dis-je, en me reculant jusqu'à ma chaise. Ah! le bel âge, s'écria-t'elle. Oüi, dit Madame de Féval, mais il ne faut pas qu'il perde son tems, car il n'a point
de

de fortune ; il n'y a que cinq ou six mois qu'il arrive de Province, & nous voudrions bien l'employer à quelque chose.

Oùii-da, répondit-elle, ce sera fort bien fait, Monsieur plaira à tous ceux qui le verront, je lui pronostique un mariage heureux. Helas, Madame, il vient de se marier à une nommée Mademoiselle Haberd qui est de son pays, & qui a bien quatre ou cinq mille livres de rente, dit Madame de Ferval.

Aha, Mademoiselle Haberd, reprit l'autre, j'ai entendu parler de cela dans une maison d'où je sors.

A ce discours nous rougîmens tous deux Madame de Ferval & moi ; de vous dire pourquoi elle rougissoit aussi, c'est ce qui je ne sçais pas, à moins que ce fût de ce que Madame de Fécour avoit sans doute appris que j'étois un bien petit Monsieur, & qu'elle l'avoit pourtant surprise en conversation réglée avec moi. D'ailleurs elle aimoit ce petit Monsieur ; elle étoit dévote ou du moins passoit pour telle ; & tout ce-
la

la ensemble pouvoit un peu embarasser sa conscience.

Pour moi, il étoit naturel que je fusse honteux ; mon histoire que Madame de Fécour disoit qu'on lui avoit faite, étoit celle d'un petit Paysan, d'un Valet en bon François, d'un petit drôle rencontré sur le Pont-Neuf, & c'étoit dans la tabatiere de ce petit drôle qu'on venoit bien poliment de prendre du Tabac ; c'étoit à lui qu'on avoit dit, Monsieur n'a que vingt ans ; oh voyez si c'étoit la peine de le prendre sur ce ton-là avec le personnage, & si Madame de Fécour ne devoit pas rire d'avoir été la dupe de ma mascarade.

Mais je n'avois rien à craindre, nous avions à faire à une femme sur qui toutes ces choses là glissoient, & qui ne voyoit jamais que le présent & point le passé. J'étois honnêtement habillé, elle me trouvoit avec Madame de Ferval, il ne m'en falloit pas davantage auprès d'elle, sans parler de ma bonne façon, pour qui elle avoit, ce me sembloit, une singuliere estime ; de sorte que

que continuant son discours tout aussi rondement qu'elle l'avoit commencé : Ah ! c'est Monsieur, reprit-elle, qui a épousé cette Mademoiselle Haberd, une fille dans la grande dévotion, à ce qu'on disoit, cela est plaisant ; mais Monsieur, il n'y a donc que deux jours tout au plus que vous êtes marié, car cela est tout récent.

Oùi, Madame, lui dis-je, un peu revenu de ma confusion, parce que je voyois qu'il n'en étoit ni plus ni moins avec elle, je l'épousai hier.

Tant mieux, j'en suis charmée, me répondit-elle ; c'est une fille un peu âgée, dit-on, mais elle n'a rien perdu pour attendre ; vraiment, ajouta-t-elle, en se tournant du côté de Madame de Ferval, on m'avoit bien dit qu'il étoit beau garçon, & on avoit raison ; si je connoissois la Demoiselle, je la féliciterois ; elle a fait un fort bon mariage, eh ! peut-on vous demander comment elle s'appelle à cette heure ?

Madame de la Vallée, répondit pour moi Madame de Ferval ; & le pere de son mari est un très-honnête homme, un

un gros Fermier qui a plusieurs enfans, & qui avoit envoyé celui-ci à Paris pour tâcher d'y faire quelque chose: en un mot ce sont de fort honnêtes gens.

Oùi certes, reprit Madame de Fé-cours; comment donc, des gens qui demeurent à la campagne, des Fermiers? oh je sçai ce que c'est: oùi, ce sont de fort honnêtes gens, fort estimables assurément, il n'y a rien à dire à cela.

Et c'est moi, dit Madame de Ferval, qui ai fait terminer son mariage, oùi, est-ce vous, reprit l'autre? mais cette bonne dévøte vous a obligation; je fais grand cas de Monsieur seulement à le voir; encore un peu de votre Tabac, Messieurs de la Vallée; c'est vous être marié bien jeune, mon bel enfant, vous n'auriez pû manquer de l'être quelque jour avantageusement, fait comme vous êtes; mais vous en serez plus à votre aise à Paris, & moins à charge à votre famille. Madame, ajouta-t'elle, en s'adressant à Madame de Ferval, vous avez des amis, il est aimable, il faut le pousser.

Nous

Nous en avons fort envie, reprit l'autre, & je vous dirai même que lorsque vous êtes entrée, je venois de lui donner une Lettre pour vous, par laquelle je vous le recommandois; M. de Fécour votre beau-frere, est fort en état de lui rendre service, & je vous priois de l'y engager.

Eh! mon Dieu, de tout mon cœur, dit Madame de Fécour; oui, Monsieur, il faut que Monsieur de Fécour vous place, je n'y songeois pas, mais il est à Versailles pour quelques jours; voulez-vous que je lui écrive en attendant que je lui parle; tenez, il n'y a pas loin d'ici chez moi; nous n'avons qu'à y passer un moment, j'écrirai, & Monsieur de la Vallée lui portera demain ma Lettre. En vérité, Monsieur, dit-elle, en se levant, je suis ravie que Madame ait pensé à moi dans cette occasion-ci; partons, j'ai encore quelques visites à faire, ne perdons point de tems; adieu, Madame, ma visite est courte, mais vous voyez pourquoi je vous quitte.

Et là-dessus elle embrasse Madame de Ferval qui la remercie, qu'elle remercie,

cie, s'appuye fans façon sur mon bras, m'emmène, me fait monter dans son carrosse, m'y appelle tantôt Monsieur, tantôt mon bel enfant, m'y parle comme si nous nous fussions connus depuis dix ans, toujours cette grosse gorge en avant, & nous arrivons chez elle.

Nous entrons, elle me mène dans un cabinet; asseyez-vous, me dit-elle, je n'ai que deux mots à écrire à Monsieur de Fécour, & ils seront prefans.

En effet sa Lettre fut achevée en un instant: tenez, me dit-elle en me la donnant, on vous recevra bien sur ma parole; je lui dis qu'il vous place à Paris, car il faut que vous restiez ici pour y cultiver vos amis; ce seroit dommage de vous envoyer en campagne, vous y seriez enterré, & nous sommes bien aises de vous voir. Je ne veux pas que notre connoissance en demeure là, au moins, Monsieur de la Vallée; qu'en dites-vous, vous fait-elle un peu de plaisir?

Et beaucoup d'honneur aussi, lui repartis-je; bon de l'honneur, me dit-elle,

le,

le ; il s'agit bien de cela , je suis une femme sans cérémonie , sur tout avec les personnes que j'aime & qui sont aimables , Monsieur de la Vallée , car vous l'êtes beaucoup ; oh beaucoup ; le premier homme pour qui j'ai eu de l'inclination vous ressembloit tout-à-fait ; je crois le voir & je l'aime toujours ; je le tutoyais , c'est assez ma manière , j'ai déjà pensé en user de même avec vous , & cela viendra , en serez-vous fâché ? ne voulez - vous pas bien que je vous traite comme lui , ajouta-t'elle avec sa gorge , sur qui par hazard j'avois alors les yeux fixés ; ce qui me rendit distrait & m'empêcha de lui répondre ; elle y prit garde , & fut quelque tems à m'observer.

Eh bien ! me dit-elle , en riant , à quoi pensez - vous donc ; c'est à vous , Madame , lui répondis-je d'un ton assez bas , toujours la vûë attachée sur ce que j'ai dit ; à moi , reprit-elle , dites-vous vrai , Monsieur de la Vallée ? vous apercevez-vous que je vous veux du bien ? il n'est pas difficile de le voir , & si vous en doutez , ce n'est pas ma faute ; vous voyez que je suis franche , & j'ai-

IV. Partie.

C

me

me qu'on le soit avec moi ; entendez-vous, belle jeunesse ? quels yeux il a, & avec cela il a peur de parler ; ah ça, Monsieur de la Vallée, j'ai un conseil à vous donner ; vous venez de Province, vous en avez apporté un air de timidité qui ne fiéd pas à votre âge ; quand on est fait comme vous, il faut se rassurer un peu, sur-tout en ce pays-ci, que vous manque-t'il pour avoir de la confiance ? qui est-ce qui en aura, si vous n'en avez pas, mon enfant ; vous êtes si aimable, & elle me disoit cela d'un ton si vrai, si caressant, que je commençois à prendre du goût pour ses douceurs, quand nous entendîmes un carosse entrer dans la Cour.

Voilà quelqu'un qui me vient, dit-elle, ferrez votre Lettre ; mon beau garçon, reviendrez-vous me voir bientôt ? dès que j'aurai rendu la Lettre, Madame lui dis-je.

Adieu donc, me répondit-elle, en me tendant la main que je baisai tout à mon aise ; ah ça, une autre fois foyez donc bien persuadé qu'on vous aime ; je suis fâchée de n'avoir point fait dire que je n'y étois pas ; je ne serois peut-être
pas

pas sortie, & nous aurions passé le reste de la journée ensemble, mais nous reverrons, & je vous attends, n'y manquez pas.

Et l'heure de votre commodité, Madame, voulez-vous me la dire. A l'heure qu'il te plaira, me dit-elle; le matin, le soir, toute heure est bonne, si ce n'est qu'il est plus sûr de me trouver le matin; adieu, mon gros brunet, (ce qu'elle me dit en me passant la main sous le menton) de la confiance avec moi à l'avenir, je te la recommande.

Elle achevoit à peine de parler, qu'on lui vint dire que trois personnes étoient dans sa chambre, & je me retirai pendant qu'elle y passoit.

Mes affaires, comme vous voyez, alloient un assez bon train. Voilà des aventures bien rapides, j'en étois étourdi moi-même.

Figurez-vous ce que c'est qu'un jeune rustre comme moi, qui dans le seul espace de deux jours, est devenu le mari d'une fille riche, & l'amant de deux femmes de condition. Après cela mon changement de décoration dans mes habits, car tout y fait, ce titre de Mon-

fieur dont je m'étois vû honoré, moi qu'on appelloit Jacob dix ou douze jours auparavant, les amoureuses agaceries de ces deux Dames, & sur-tout cet art charmant, quoiqu'impur, que Madame de Ferval avoit employé pour me séduire; cette jambe si bien chaussée, si galante, que j'avois tant regardée; ces belles mains si blanches qu'on m'avoit si tendrement abandonnées; ces regards si pleins de douceur; enfin l'air qu'on respire au milieu de tout cela; voyez que de choses capables de débrouïller mon esprit & mon cœur; voyez quelle école de molesse, de volupté, de corruption, & par conséquent de sentiment; car l'ame se raffine à mesure qu'elle se gâte. Aussi étois-je dans un tourbillon de vanité si flateuse, je me trouvois quelque chose de si rare, je n'avois point encore goûté si délicatement le plaisir de vivre, & depuis ce jour là je devins méconnoissable, tant j'acquis d'éducation & d'expérience.

Je retournai donc chez moi, perdu de vanité, comme je l'ai dit, mais d'une vanité qui me rendoit gai, & non pas superbe & ridicule; mon amour
pro-

propre a toujourns été sociable, je n'ai jamais été plus doux ni plus traitable, que lorsque j'ai eu lieu de m'estimer & d'être vain; chacun a là-dessus son caractère, & c'étoit-là le mien. Madame de la Vallée ne m'avoit encore vû ni si caressant ni si aimable, que je le fus avec elle à mon retour.

Il étoit tard, on m'attendoit pour se mettre à table, car on se ressouviendra que nous avions retenu à souper notre Hôteffe, sa fille, & les personnes qui nous avoient servi de témoins le jour de notre mariage.

Je ne scaurois vous dire combien je fis d'amitié à mes convives, ni avec quelles graces je les excitai à se réjoüir. Nos deux témoins étoient un peu épais, & ils me trouverent si leger en comparaison d'eux, je dirois presque si galant dans mes façons, que je leur en imposai, & que malgré toute la joye à laquelle je les invitois, ils ne se familiarisoient avec moi qu'avec discretion.

J'étonnai même Madame d'Alain, qui toute commere qu'elle étoit, regardoit de plus près que de coutume à ce qu'el-

le disoit. Mon éloge faisoit toujours le refrain de la conversation, éloge qu'on tâchoit même de tourner le plus poliment qu'on le pouvoit : de sorte que je sentis que les manieres avoient augmenté de considération pour moi.

Et il falloit bien que ce fût mon entretien avec ces deux Dames qui me valoit cela, & que j'en eusse rapporté je ne sçai quel air plus distingué, que je ne l'avois d'ordinaire.

Ce qui est de vrai, c'est que moi-même je me trouvois tout autre, & que je me disois à peu de chose près, en regardant nos convives; ce sont là de bonnes gens qui ne sont pas de ma force, mais avec qui il faut que je m'accommode pour le present.

Je passerai tout ce qui fut dit dans notre entretien; agathe m'y lança de frequens regards; j'y fis le plaisant de la table, mais le plaisant presque respecté, & j'y parus si charmant à Madame de la Vallée, que dans l'impatience de me voir à son aise, elle tira sa montre à plusieurs reprises, & dit l'heure qu'il étoit, pour conseiller honnêtement la retraite à nos convives.

En-

Enfin on se leva, on s'embrassa, tout notre monde partit, on desservit, & nous restâmes seuls Madame de la Vallée & moi.

Et alors sans autre compliment, sous prétexte d'un peu de fatigue, ma pieuse épouse se mit au lit, & me dit, couchons-nous, mon fils, il est tard; ce qui vouloit dire, couche-toi, parce que je t'aime; je l'entendis bien de même, & me couchai de bon cœur, parce que je l'aimois aussi, car elle étoit encore aimable & d'une figure appétissante; je l'ai déjà dit au commencement de cette Histoire; outre cela j'avois l'ame remplie de tant d'images tendres, on avoit agacé mon cœur de tant de manieres, on m'avoit tant fait l'amour ce jour-là, qu'on m'avoit mis en humeur d'être amoureux à mon tour, à quoi se joignit la commodité d'avoir avec moi une personne qui ne demandoit pas mieux que de m'écouter, telle qu'étoit Madame de la Vallée, ce qui est encore un motif qui engage.

Je voulus en me deshabillant lui rendre compte de ma journée; je lui parlai des bons desseins que Madame de Fer-

val avoit pour moi , de l'arrivée de Madame de Fécour chez elle , de la Lettre qu'elle m'avoit donnée , du voyage que je ferois le lendemain à Versailles pour porter cette Lettre ; je prenois mal mon tems ; quelqu'intérest que Madame de la Vallée prît à ce qui me regardoit , rien de tout ce que je lui dis ne mérita son attention ; je n'en pus jamais tirer que des monosyllabes : ouï-da , fort bien , tant mieux , & puis , viens , viens , nous parlerons de cela ici.

Je vins donc , & adieu les recits , j'oubliai de les reprendre , & ma chere femme ne m'en fit pas ressouvenir.

Que d'honnêtes & ferventes tendresses ne me dit-elle pas ! on a déjà vû le caractere de ses mouvemens ; & tout ce que j'ajouâterai , c'est que jamais femme dévote n'usa avec tant de passion du privilege de marquer son chaste amour ; je vis le moment qu'elle s'écrieroit , quel plaisir de frustrer les droits du diable , & de pouvoir sans péché être aussi aisé que les pécheurs !

Enfin nous nous endormîmes tous deux ,

deux, & ce ne fut que le matin sur les huit heures, que je repris mes recits de la veille.

Elle loua beaucoup les bonnes intentions de Madame de Ferval, pria Dieu d'être sa récompense, & celle de Madame de Fécur; ensuite nous nous levâmes & fortîmes ensemble, & pendant que j'allois à Versailles, elle alla entendre la Messe pour le succès de mon voyage.

Je me rendis donc à l'endroit où l'on prend les voitures; j'en trouvai une à quatre, dont il y avoit déjà trois places de remplies, & je pris la quatrième.

J'avois pour compagnons de voyage, un vieux Officier, homme de très-bon sens, & qui avec une physionomie respectable, étoit fort simple & fort uni dans ses façon.

Un grand homme sec & décharné, qui avoit l'air inquiet & les yeux petits, noirs & ardents; nous scûmes bientôt que c'étoit un Plaideur; & ce métier, vû la mine du personnage, lui convenoit on ne peut pas mieux.

Après ces Messieurs venoit un jeune homme d'une assez belle figure; l'Officier & lui se regardoient comme gens qui se sont vûs ailleurs, mais qui ne se remettent pas. A la fin ils se reconnurent, & se ressouvinrent qu'ils avoient mangé ensemble.

Comme je n'étois pas là avec des Madames d'Alain, ni avec des femmes qui m'aimassent, je m'observai beaucoup sur mon langage, & tâchai de ne rien dire qui sentît le fils de Fermier de campagne; desorte que je parlai sobrement, & me contentai de prêter beaucoup d'attention à ce que l'on disoit.

On ne s'apperçoit presque pas qu'un homme ne dit mot, quand il écoute attentivement, du moins s'imagine-t'on toujours qu'il va parler; & bien écouter, c'est presque répondre.

De tems en tems je disois, un oui sans doute, vraiment non, vous avez raison; & le tout conformément au sentiment que je voyois être le plus général.

L'Officier, Chevalier de saint Louis, fut celui qui engagea le plus la conversation.

fa-

sation. Cet air d'honnête Guerrier qu'il avoit, son âge, sa façon franche & aisée aprivoisèrent insensiblement notre Plaideur, qui étoit assez taciturne, & qui révoit plus qu'il ne parloit.

Je ne sçais d'ailleurs par quel hazard notre Officier parla au jeune homme d'une femme qui plaidoit contre son mari, & qui vouloit se séparer d'avec lui.

Cette matiere intéressa le Plaideur, qui après avoir envisagé deux ou trois fois l'Officier, & pris apparemment quelque amitié pour lui, se mêla à l'entretien, & s'y mêla de si bon cœur, que de discours en discours, d'invectives en invectives contre les femmes, il avoua insensiblement qu'il étoit dans le cas de l'homme dont on s'entretenoit, & qu'il plaidoit aussi contre sa femme.

A cet aveu, on laissa là l'Histoire dont il étoit question, pour venir à la sienne, & on avoit raison; l'une étoit bien plus intéressante que l'autre, & c'étoit, pour ainsi dire, préférer un original à la simple copie.

Ah

Ah ah! Monsieur, vous êtes en procès avec votre femme, lui dit le jeune homme; cela est facheux; c'est une triste situation que celle-là pour un galant homme; eh! pourquoi donc vous êtes-vous brouillez-ensemble.

Bon, pourquoi, reprit l'autre; Est-ce qu'il est si difficile de se brouiller avec sa femme? être son mari, n'est-ce pas avoir déjà un procès tout établi contr'elle? tout mari est plaideur, Monsieur, ou il se défend, ou il attaque; quelquefois le procès ne passe pas la maison, quelquefois il éclate, & le mien a éclaté.

Je n'ai jamais voulu me marier, dit alors l'Officier; je ne sçai si j'ai bien ou mal fait, mais jusqu'ici je ne m'en repens pas. Que vous êtes heureux, reprit l'autre, je voudrois bien être à votre place; je m'étois pourtant promis de rester garçon; j'avois même résisté à nombre de tentations qui méritoient plus de m'emporter que celle à laquelle j'ai succombé; je n'y comprends rien, on ne sçait comment cela arrive; j'étois amoureux, mais fort doucement & de moi-

moitié moins que je ne l'avois été ailleurs ; cependant j'ai épousé.

C'est que sans doute la personne étoit riche, dit le jeune homme ; non, reprit-il, pas plus riche qu'une autre, & même pas si jeune. C'étoit une grande fille de trente-deux à trente-trois ans, & j'en avois quarante. Je plaidois contre un certain neveu que j'ai, grand chicaneur, avec qui je n'ai pas fini, & que je ruinerai comme un fripon qu'il est, dûssai-je y manger jusqu'à mon dernier sol ; mais c'est une histoire à part que je vous conterai si nous avons le tems.

Mon démon (c'est de ma femme dont je parle) étoit parente d'un de mes Juges ; je la connoissois, j'allai la prier de solliciter pour moi ; & comme une visite en attire une autre, je lui en rendis de si fréquentes, qu'à la fin je la voyois tous les jours, sans trop sçavoir pourquoi, par habitude ; nos familles se convenoient, elle avoit du bien ce qui m'en falloit ; le bruit courut que je l'épousois, nous en rimes tous deux. Il faudra pourtant nous voir moins souvent pour faire cesser ce bruit-là, à la fin on di-

roit pis, me dit-elle, en riant; eh pourquoi, repris-je, j'ai envie de vous aimer, qu'en dites-vous, le voulez-vous bien? elle ne me répondit ni oui ni non.

J'y retournai le lendemain, toujours en badinant de cet amour que je disois vouloir prendre, & qui à ce que je crois étoit tout pris, ou qui venoit sans que je m'en apperçusse; je ne le sentoispas; je ne lui ai jamais dit, je vous aime: on n'a jamais rien vû d'égal à ce misérable amour d'habitude qui n'avertit point, & qui me met encore en colere toutes les fois que j'y songe; je ne sçaurois digerer mon aventure. Imaginez-vous que quinze jours après, un homme veuf, fort à son aise, plus âgé que moi, s'avisa de faire la cour à ma belle, que j'appelle belle en plaisantant, car il y a cent mille visages comme le sien, auxquels on ne prend pas garde; & exception de grands yeux de prude qu'elle a, & qui ne sont pourtant pas si beaux qu'ils le paroissent, c'est une mine assez commune, & qui n'a vaillant que de la blancheur.

Cet homme dont je vous parle me
dé-

déplut, je le trouvois toujours-la, cela me mit de mauvaise humeur; je n'étois jamais de son avis, je le brusquois volontiers; il y a des gens qui ne reviennent point, & c'est à quoi j'attribuai mon éloignement pour lui; voilà tout ce que j'y compris, & je me trompois encore; c'est que j'étois jaloux. Cet homme apparemment s'ennuyoit d'être veuf, il parla d'amour, & puis de mariage; je le scus, je l'en haïs davantage, & toujours de la meilleure foi du monde.

Est-ce que vous voulez épouser cet homme-là, dis-je à cette fille? mes parens & mes amis me le conseillent, me dit-elle; de son côté il me presse, & je ne scai que faire, je ne suis encore déterminée à rien. Que me conseillez-vous vous-même? moi, rien lui dis-je, en boudant, vous êtes votre maitresse; épousez Mademoiselle, épousez, puisque vous en avez envie; eh mon Dieu, Monsieur, me dit-elle en me quittant: comme vous me parlez, si vous ne vous souciez pas des gens, du moins dispensez-vous de le dire: pardi, Mademoiselle, c'est vous qui ne vous souciez pas d'eux,

d'eux, répondis-je; plaisante déclaration d'amour, comme vous voyez; c'est pourtant la plus forte que je lui ai faite, encore m'échapa-t'elle, & je n'y fis aucune réflexion; après quoi je m'en allai chez moi tout rêveur. Un de mes amis vint m'y voir sur le soir. Scavez-vous, me dit-il, qu'on doit demain passer un contrat de mariage entre Mademoiselle une telle & Monsieur de.... je fors de chez elle, tous les parens y sont actuellement assemblez; il ne paroît pas qu'elle en soit fort empressée elle; je l'ai même trouvée triste, n'en seriez vous pas cause?

Comment? m'écriai je, sans répondre à la question, on parle de Contrat: eh mais, mon ami, je crois que je l'aime, je l'aurois aussi bien époufée qu'un autre, & je voudrois de tout mon cœur empêcher ce Contrat-là.

Eh bien, me dit-il, il n'y a point de tems à perdre; courez chez elle, voyez ce qu'elle vous dira. Les choses sont peut-être trop avancées, repris-je le cœur émû, & si vous aviez la bonté d'aller vous-même lui parler pour moi,
vous

vous me feriez grand plaisir, ajoutai-je d'un air niais & honteux.

Volontiers, me dit-il, attendez-moi ici, j'y vais tout à l'heure, & je reviendrai sur le champ vous rendre sa réponse.

Il y alla donc, lui dit que je l'aimois, & que je demandois la préférence sur l'autre, lui ? répondit-elle, voilà qui est plaisant, il m'en a fait un secret, dites-lui qu'il vienne, nous verrons.

A cette réponse que mon ami me rendit, j'accourus ; elle passa dans une chambre à part où je lui parlai.

Que me vient donc conter votre ami, me dit-elle ; avec ses grands yeux assez tendres ; est-ce que vous songez à moi ? Eh vraiment oui, répondis-je décontenancé ! eh que ne le disiez-vous donc, me répondit-elle ? comment faire à présent ! vous m'embarrassez.

Là dessus je lui pris la main ; vous êtes un étrange homme ajouta-t'elle. Eh pardi, lui dis-je, est-ce que je ne vaudrais pas bien l'autre ? heureusement qu'il vient de sortir, dit-elle ; il y a d'ailleurs une petite difficulté pour le Contrat, & il faut voir si on ne pourra pas en pro-

IV. Partie.

D

fiter ;

fiter; il n'y a plus que mes parens là-dedans, entrons.

Je la suivis, je parlai à ses parens que je rangai de mon parti, la Demoiselle étoit de bonne volonté, & quelqu'un d'eux pour finir sur le champ, proposa d'envoyer chercher le Notaire.

Je ne pouvois pas dire non; eh vite, eh vite; on part, le Notaire arrive; la tête me tourna de la rapidité avec laquelle on y alloit; on me traita comme on voulut, j'étois pris; je signai, on signa, & puis des dispenses de bans. Pas le moindre petit mot d'amour au milieu de cela; & puis je l'épouse; & le lendemain des nôces, je fus tout surpris de me trouver marié; avec qui? du moins est-ce avec une personne fort raisonnable, disois-je en moi même.

Oùi, ma foi, raisonnable, c'étoit bien la connoître; sçavez-vous ce qu'elle devint au bout de trois mois, cette fille que j'avois crû si sensée? Une bigote de mauvaise humeur, sérieuse, quoique babillarde, car elle alloit toujours critiquant mes discours & mes actions; enfin une folle grave qui ne me montra plus qu'une longue mine austere,

re,

re, qui se coëffa de la triste vanité de vivre en recluse ; non pas au profit de sa maison qu'elle abandonnoit ; elle auroit crû se dégrader par le soin de son ménage , & elle ne donnoit pas dans une pieté si vulgaire & si unie : non, elle ne se tenoit chez elle que pour passer sa vie dans une oisiveté contemplative, que pour vaquer à de saintes lectures dans un cabinet dont elle ne sortoit qu'avec une tristesse dévote & précieuse sur le visage , comme si c'étoit un mérite devant Dieu que d'avoir ce visage-là.

Et puis Madame se mêloit de raisonner de Religion ; elle avoit des sentimens, elle parloit de doctrine, c'étoit une Théologienne.

Je l'aurois pourtant laissé faire , s'il n'y avoit eu que cela ; mais cette Théologienne étoit fâcheuse & incommode.

Retenois-je un ami à dîner , Madame ne vouloit pas manger avec ce profane ; elle étoit indisposée , & dinoit à part dans sa chambre où elle demandoit pardon à Dieu du libertinage de ma conduite.

Il falloit être Moine , ou du moins Prêtre ou Bigote comme elle , pour être convive chez moi ; j'avois toujours quelque capuchon ou quelque soutane à ma table. Je ne dis pas que ce ne fussent d'honnêtes gens ; mais ces honnêtes gens-là ne sont pas faits pour être les camarades d'honnêtes gens comme nous ; & ma maison n'étoit ni un Couvent , ni une Eglise , ni ma table un Refectoire.

Et ce qui m'impatientoit, c'est qu'il n'y avoit rien d'assez friand pour ces grands serviteurs de Dieu , pendant que je ne faisois qu'une chere ordinaire à mes amis mondains & pécheurs ; vous voyez qu'il n'y avoit ni bon sens , ni morale à cela.

Eh bien, Messieurs, je vous en dis-là beaucoup , mais je m'y étois fait , j'aime la paix , & sans un Commis que j'avois.

Un Commis, s'écria le jeune homme en l'interrompant ; ceci est considérable.

Oui, dit-il , j'en devins jaloux , & Dieu veuille que j'aye eu tort de l'être. Les amis de mon épouse ont traité ma
ja-

jalouſie de malice & de calomnie, & m'ont regardé comme un méchant d'avoir ſoupponné une ſi vertueuſe femme de galanterie, une femme qui ne viſitoit que les Eglifeſ, qui n'aimoit que les Sermons, les Offices & les Saluts; voila qui eſt à merveille, on dira ce qu'on voudra.

Tout ce que je ſçais, c'eſt que ce Commis dont j'avois beſoin à cauſe de ma Charge, qui étoit le fils d'une femme de chambre de défunt ſa mere; un grand beſteſ, ſans eſprit, que je gardois par complaiſance, aſſez beau garçon au ſurplus, & qui avoit la mine d'un Prédeſtiné, à ce qu'elle diſoit.

Ce garçon, diſ-je, faiſoit ordinairement ſes commiſſions, alloit ſçavoir de ſa part comment ſe portoit le Pere un tel, la Mere une telle; Monsieur celui-ci, Monsieur celui-là, l'un Curé, l'autre Vicaire, l'autre Chapelain, ou ſimple Eccleſiaſtique; & puis venoit lui rendre réponſe, entroit dans ſon cabinet, y cauſoit avec elle, lui plaçoit un Tableau, un Agnus, un Reliquaire,

lui portoit des Livres , quelquefois les lui lisoit.

Cela m'inquiétoit, je jurois de tems en tems; qu'est-ce que c'est donc que cette pieté hétéroclite, disois-je? qu'est-ce que c'est qu'une Sainte qui m'enleve mon Commis? Aussi l'union entr'elle & moi n'étoit-elle pas édifiante?

Madame m'appelloit sa croix, sa tribulation; moi, je l'appellois du premier nom qui me venoit, je ne choisiffois pas. Le Commis me fâchoit, je ne m'y accoutumois point. L'envoyois-je un peu loin, je le fatiguois. En vérité, disoit-elle, avec une charité, qui, je crois, ne fera point le profit de son ame, en vérité, il tuera ce pauvre garçon.

Cet animal tomba malade, & la fièvre me prit à moi le lendemain.

Je l'eus violente, c'étoit mes domestiques qui me servoient & c'étoit Madame qui servoit ce butord.

Monsieur est le maître, disoit-elle là-dessus, il n'a qu'à ordonner pour avoir tout ce qu'il lui faut; mais ce garçon,

çon, qui est-ce qui en aura soin, si je l'abandonne? Ainsi c'étoit encore par charité qu'elle me laissoit là.

Son impertinence, me sauva peut-être la vie. J'en fus si outré que je guéris de fureur; & dès que je fus sur pied, le premier signe de convalescence que je donnai, ce fut de mettre l'objet de sa charité à la porte; je l'envoyay se rétablir ailleurs. Ma béate en frémit de rage, & s'en vient comme une furie m'en demander raison.

Je sens bien vos motif, me dit-elle, c'est une insulte que vous me faites, Monsieur, l'indignité de vos soupçons est visible, & Dieu me vengera, Monsieur, Dieu me vengera.

Je reçus mal ses prédications; elle les fit en furieuse, j'y répondis presque en brutal; eh morbleu! lui dis-je, ce ne sera pas la sortie de ce coquin-là qui me brouillera avec Dieu. Allons, retirez-vous avec votre piété équivoque; ne m'échauffez pas la tête, & laissez-moi en repos.

Que fit-elle? Nous avions une petite femme de chambre dans la maison, assez gentille, & fort bonne enfant, qui ne

soit pas à Madame, parce qu'elle étoit, je pense, plus jeune & plus jolie qu'elle, & que j'en étois assez content. Je serois peut-être mort dans ma maladie sans elle.

La pauvre petite fille me consoloit quelquefois des bisarreries de ma femme, & m'appaisoit quand j'étois en colere; ce qui faisoit que de mon côté je la soutenois, & que j'avois de la bienveillance pour elle. Je l'ai même gardée, parce qu'elle est entendue, & qu'elle m'est extrêmement utile.

Or ma femme, après qu'on eut dîné, la fit venir dans sa chambre, prit je ne sais quel prétexte pour la quereller, la souffleta sur quelque réponse, lui reprocha cet air de bonté que j'avois pour elle, & la chassa.

Nanette (c'est le nom de cette jeune fille) vint prendre congé de moi toute en pleurs, me conta son aventure & son toufflet.

Et comme je vis que dans tout cela, il n'y avoit qu'une malice vindicative de la part de ma femme: va, va, lui dis-je, laisse-la faire, tu n'a qu'à rester, Nanette, je me charge du reste.

Ma

Ma femme éclata, ne voulut plus la voir : mais je tins bon , il faut être le maître chez soi , sur-tout quand on a raison de l'être.

Ma résistance n'a doucit pas l'aigreur de notre commerce ; nous nous parlions quelquefois , mais pour nous quereller.

Vous observerez , s'il vous plaît , que j'avois pris un autre Commis qui étoit l'aversion de ma femme , elle ne pouvoit pas le souffrir ; aussi le harceloit-elle à propos de rien , & le tout pour me chagriner ; mais il ne s'en soucioit gueres , je lui avois dit de n'y pas prendre garde , & il suivoit exactement mes intentions , il ne l'écoutoit pas.

J'appris quelques jours après que ma femme avoit envie de me pousser à bout.

Dieu me fera peut-être la grace que ce batural là me frappera , disoit-elle , en parlant de moi ; je le sçus ; oh que non ! lui dis-je , ne vous y attendez pas ? soyez convaincue que je ne vous ferai pas ce plaisir là ; pour des mortifications , vous en aurez , elles ne vous

D s

man-

manqueront pas , j'en fais vœu ; mais voilà tout.

Mon vœu me porta malheur , il ne faut jamais jurer de rien. Malgré mes louables résolutions , elle m'exceda tant un jour , me dit dévotement des choses si piquantes ; enfin le diable me tenta si bien , qu'au souvenir de ses impertinences & du soufflet qu'elle avoit donné à Nànette à caute de moi , il m'échapa de lui en donner un , en présence de quelques témoins de ses amis.

Cela partit plus vite qu'un éclair ; elle fortit sur le champ , m'attaqua en Justice , & depuis ce tems-là nous plaidons à mon grand regret : car cette sainte personne , en dépit du Commis que j'ai mis sur son compte , & qu'il a bien fallu citer , pourroit bien gagner son procès , si je ne trouve pas de puissans amis , & je vais en chercher à Versailles.

Ce soufflet-là m'inquiete pour vous , lui dit notre jeune homme , quand il eut fini ; je crains qu'il ne nuise , à votre cause. Il est vrai que ce Commis est un article dont je n'ai pas meilleure idée
que

que vous; je vous crois assurément très-maltraité à cet égard, mais c'est une affaire de conscience que vous ne sçauriez prouver, & ce malheureux soufflet a eu des témoins.

Tout doux, Monsieur, répondit l'autre d'un air chagrin; laissons-là les réflexions sur le commis, s'il vous plaît; je les ferai bien moi-même, sans que personne les fasse; ne vous embarrassez pas, le soufflet ira comme il pourra, je ne suis fâché à présent que de n'en avoir donné qu'un; quant au reste, supprimons le commentaire. Il n'y a peut-être pas tant de mal qu'on le croiroit bien dans l'affaire du Commis, j'ai mes raisons pour crier. Ce Commis étoit un sot; ma femme a bien pû l'aimer sans le sçavoir elle-même, & offenser Dieu dans le fond sans que j'y aye rien perdu dans la forme. Et en un mot, qu'il y ait du mal ou non; quand je dis qu'il y en a, le meilleur est de me laisser dire.

Sans doute, dit l'Officier, pour le calmer; en doit-on croire un mari fâché, il est si sujet à se tromper. Je ne vois moi même dans le recit que vous

ve-

venez de nous faire qu'une femme insociable & misantrope, & puis c'est tout.

Changeons de discours, & sçachons un peu ce que nos deux jeunes gens vont faire à Versailles, ajouta-t'il, en s'adressant au jeune homme & à moi. Pour vous, Monsieur, qui sortez à peine du College, me dit-il, vous n'y allez apparemment que pour vous divertir ou que par curiosité.

Ni pour l'un, ni pour l'autre, répondis-je, j'y vais demander un emploi à quelqu'un qui est dans les affaires. Si les hommes vous en refusent, appelez-en aux femmes, reprit-il en badinant.

Eh vous, Monsieur, (c'étoit au jeune homme à qui il parloit) avez-vous des affaires où nous allons?

J'y vais voir un Seigneur à qui je donnai dernièrement un Livre qui vient de paroître, & dont je suis l'Auteur, dit-il. Ah oui! reprit l'Officier; c'est ce Livre dont nous parlions l'autre jour, lorsque nous dînâmes ensemble. C'est cela même, répondit le jeune homme. L'avez-vous lû, Monsieur, ajouta t'il?

Oui,

Oui, je le rendis hier à un de mes amis qui me l'avoit prêté, dit l'Officier. Eh bien, Monsieur, dites-moi ce que vous en pensez, je vous prie, répondit le jeune homme? Que feriez-vous de mon sentiment, dit l'Officier? Il ne décideroit de rien, Monsieur; mais encore, dit l'autre en le pressant beaucoup, comment le trouvez-vous?

En verité, Monsieur, reprit le Militaire, je ne sçais que vous en dire, je ne suis gueres en état d'en juger, ce n'est pas un Livre fait pour moi, je suis trop vieux.

Comment, trop vieux, reprit le jeune homme? Oui, dit l'autre, je crois que dans une grande jeunesse, on peut avoir du plaisir à le lire; tout est bon à cet âge où l'on ne demande qu'à rire, & où l'on est si avide de joye qu'on la prend comme on la trouve; mais nous autres barbons, nous y sommes un peu plus difficiles; nous ressemblons là-dessus à ces friands dégoutez que les mets grossiers ne tentent point, & qu'on n'excite à manger qu'en leur en donnant de fins & de choisis. D'ailleurs, je n'ai pas

pas vû le deſſein de votre Livre, je ne ſçais à quoi il tend, ni quel en eſt le but. On diroit que vous ne vous êtes pas donné la peine de chercher des idées, mais que vous avez pris ſeulement toutes les imaginations qui vous ſont venues, ce qui eſt différent? dans le premier cas, on travaille, on rejette, on choiſit; dans le ſecond, on prend ce qui ſe préſente, quelque'étrange qu'il ſoit, & il ſe préſente toujours quelque choſe, car je penſe que l'eſprit fournit toujours bien ou mal.

Au reſte, ſi les choſes purement extraordinaires peuvent être curieufes, ſi elles ſont plaiſantes à force d'être libres, votre Livre doit plaire; ſi ce n'eſt à l'eſprit, c'eſt du moins aux ſens; mais je crois encore que vous vous êtes trompé là-dedans faute d'expérience, & ſans compter qu'il n'y a pas grand mérite à intereſſer de cette dernière manière, & que vous m'avez paru avoir aſſez d'eſprit pour réuſſir par d'autres voyes; c'eſt qu'en general ce n'eſt pas connoître les Lecteurs que d'eſperer de les toucher beaucoup par-là, il eſt vrai, Monsieur, que nous ſommes naturelle-
ment

ment libertins, ou pour mieux dire corrompus ; mais en fait d'ouvrages d'esprit, il ne faut pas prendre cela à la lettre ni nous traiter d'emblée sur ce pied-là. Un Lecteur veut être ménagé ; vous, Auteur, voulez vous mettre sa corruption dans vos intérêts, allez-y doucement du moins, apprivoisez-la, mais ne la poussez pas à bout.

Ce Lecteur aime pourtant les licences, mais non pas les licences extrêmes, excessives ; celles-là ne sont supportables que dans la réalité qui en adoucit l'effronterie ; elles ne font à leur place que là, & nous les y passons, parce que nous y sommes plus hommes qu'ailleurs, mais non pas dans un Livre où elles deviennent plates, sales & rebutantes à cause du peu de convenance qu'elles ont avec l'état tranquille d'un Lecteur.

Il est vrai que ce Lecteur est homme aussi, mais c'est alors un homme en repos, qui a du goût, qui est délicat, qui s'attend qu'on fera rire son esprit, qui veut pourtant bien qu'on le débauche ; mais honnêtement, avec des façons, & avec de la décence.

Tout

Tout ce que je dis-là n'empêche pas qu'il n'y ait de jolies choses dans votre Livre, assurément j'y en ai remarqué plusieurs de ce genre.

A l'égard de votre stile, je ne le trouve point mauvais, à l'exception qu'il y a quelquefois des phrases allongées, lâches, & par-là confuses, embarrassées; ce qui vient apparemment de ce que vous n'avez pas assez débrouillé vos idées, ou que vous ne les avez pas mises dans un certain ordre: mais vous ne faites que commencer, Monsieur, & c'est un petit défaut dont vous vous corrigerez en écrivant, aussi-bien que de celui de critiquer les autres, & surtout de les critiquer de ce ton aisé & badin que vous avez tâché d'avoir, & avec cette confiance dont vous rirez vous-même, ou que vous vous reprocherez quand vous ferez un peu plus Philosophe, & que vous aurez acquis une certaine façon de penser plus mûre & plus digne de vous; car vous aurez plus d'esprit que vous n'en avez, au moins j'ai vû de vous des choses qui le promettent; vous ne ferez pas même grand cas de celui que vous avez | eu jus-
qu'ici;

qu'ici, & à peine en ferez-vous un peu de tout celui qu'on peut avoir : voilà du moins comment sont ceux qui ont le plus écrit, à ce qu'on leur entend dire.

Je ne vous parle de critique au reste qu'à l'occasion de celle que j'ai vû dans votre Livre, & qui regarde un des convives (& il le nomma,) qui étoit avec nous le jour que nous dînâmes ensemble, & je vous avoue que j'ai été surpris de trouver cinquante ou soixante pages de votre ouvrage pesamment employées contre lui ; en verité je voudrois bien pour l'amour de vous qu'elles n'y fussent pas.

Mais nous voici arrivez, vous m'avez demandé mon sentiment ; je vous l'ai dit en homme qui aime vos talens, & qui souhaite vous voir un jour l'objet d'autant de critiques qu'on en a fait contre celui dont nous parlons ; peut-être n'en ferez-vous pas pour cela plus habile homme qu'il l'est, mais du moins ferez-vous alors la figure d'un homme qui paroîtra valoir quelque chose.

Voilà par où finit l'Officier, & je
IV. Partie. E rap-

rapporte son discours à peu près comme je le compris alors.

Notre voiture arrêta là-dessus, nous descendimes, & chacun se sépara.

Il n'étoit pas encore midi, & je me hâtai d'aller porter ma Lettre à Monsieur de Fécour dont je n'eus pas de peine à apprendre la demeure; c'étoit un homme dans d'assez grandes affaires, & extrêmement connu des Ministres.

Il me fallut traverser plusieurs cours pour arriver jusqu'à lui, & enfin on m'introduisit dans un grand cabinet où je le trouvai en assez nombreuse compagnie.

Monsieur de Fécour paroissoit avoir cinquante-cinq à soixante ans; un assez grand homme de peu d'embonpoint, très-brun de visage, d'un sérieux, non pas à glacer, car ce sérieux-là est naturel, & vient du caractère de l'esprit.

Mais le sien glaçoit moins qu'il n'humilioit: c'étoit un air fier & hautain qui vient de ce qu'on songe à son importance, & qu'on veut la faire respecter.

Les gens qui nous approchent sentent

ces

ces differences-là plus ou moins confusément ; nous nous connoissons tous si bien en orgueil, que personne ne sçau-
roit nous faire un secret du sien : c'est quelquefois même sans y penser, la première chose à quoi l'on regarde en abordant un inconnu.

Quoi qu'il en soit, voilà l'impression que me fit Monsieur de Fécour. Je m'avançai vers lui d'un air fort humble ; il écrivoit une Lettre, je pense, pendant que sa compagnie causoit.

Je lui fis mon compliment avec cette émotion qu'on a, quand on est un petit personnage, & qu'on vient demander une grace à quelqu'un d'important qui ne vous aide, ni ne vous encourage, qui ne vous regarde point ; car Monsieur de Fécour entendit tout ce que je lui dis sans jeter les yeux sur moi.

Je tenois ma Lettre que je lui présentois, & qu'il ne prenoit point, & son peu d'attention me laissoit dans une posture qui étoit risible, & dont je ne sçavois pas comment me remettre.

Il y avoit d'ailleurs là cette compagnie dont j'ai parlé , & qui me regardoit ; elle étoit composée de trois ou quatre Messieurs , dont pas un n'avoit une mine capable de me réconforter.

C'étoit de ces figures , non pas magnifiques , mais opulentes , devant qui la mienne étoit si ravallée , malgré ma petite doublure de foye.

Tous gens d'ailleurs d'un certain âge , pendant que je n'avois que dix-huit ans , ce qui n'étoit pas un article si indifférent qu'on le croiroit ; car si vous aviez vû de quel air ils m'observoient , vous auriez jugé que ma jeunesse étoit encore un motif de confusion pour moi.

A qui en veut ce poliçon-là avec sa Lettre ? sembloient-ils me dire par leurs regards libres , hardis , & pleins d'une curiosité sans façon.

De sorte que j'étois-là comme un spectacle de mince valeur , qui leur fournissoit un moment de distraction , & qu'ils s'amusoient à mépriser en passant.

L'un m'examinait superbement de côté ; l'autre se promenant dans ce vaste

te

te cabinet , les mains derriere le dos , s'arrêtoit quelquefois auprès de Monsieur de Fécour qui continuoit d'écrire ; & puis se mettoit de-là à me considerer commodement & à son aise.

Figurez-vous la contenance que je devois tenir.

L'autre , d'un air pensif & occupé , fixoit les yeux sur moi comme sur un meuble ou sur une muraille , & de l'air d'un homme qui ne songe pas à ce qu'il voit.

Et celui-là pour qui je n'étois rien , m'embarassoit tout autant que celui pour qui j'étois si peu de chose. Je sentois fort bien que je n'y gagnois pas plus de cette façon que d'une autre.

Enfin j'étois pénétré d'une confusion interieure. Je n'ay jamais oublié cette scène-là ; je suis devenu riche aussi , & pour le moins autant qu'aucun de ces Messieurs dont je parle ici ; & je suis encore à comprendre qu'il y ait des hommes dont l'ame devienne aussi cavaliere que je le dis-là pour celle de quelque homme que ce soit.

A la fin pourtant, Monsieur de Fé-
cour finit sa Lettre, de sorte que ten-
dant la main pour avoir celle que je lui
présentois; voyons, me dit-il, & tout
de suite, quelle heure est-il, Messieurs?
Près de midi, répondit négligemment
celui qui se promenoit en long, pendant
que Monsieur de Fécour décache-
toit la Lettre qu'il lut assez rapide-
ment.

Fort bien, dit-il, après l'avoir lûe;
voilà le cinquième homme depuis dix-
huit mois pour qui ma belle-sœur m'é-
crit ou me parle, & que je place; je
ne sçais où elle va chercher tous ceux
qu'elle m'envoie, mais elle ne finit
point, & en voici un qui m'est encore
plus recommandé que les autres. L'ori-
ginale femme, tenez, vous la reconnoî-
trez bien à ce qu'elle m'écrit, ajouta-
t'il en donnant la Lettre à un de ces
Messieurs.

Et puis, je vous placerai, me dit-il,
je m'en retourne demain à Paris, venez
me trouver le lendemain.

Là-dessus, j'allois prendre congé de
lui, quand il m'arrêta.

Vous êtes bien jeune, me dit-il;
que

que sçavez-vous faire ? rien, je gage.

Je n'ai encore été dans aucun Emploi, Monsieur, lui répondis-je. Oh ! je m'en doutois bien, reprit-il, il ne m'en vient point d'autre de sa part ; & ce sera un grand bonheur si vous sçavez écrire.

Oui, Monsieur, dis-je en rougissant, je sçais même un peu d'Arithmetique ; comment donc, s'écria-t-il en plaisantant, vous nous faites trop de grace. Allez jusqu'à après demain.

Sur quoi je me retirois avec l'agrément de laisser ces Messieurs riant de tout leur cœur de mon Arithmetique, & de mon écriture, quand il vint un Laquais qui dit à Monsieur de Fécour qu'une appelée Madame une telle (c'est ainsi qu'il s'expliqua) demandoit à lui parler.

Ha ha ! répondit-il, je sçais qui elle est, elle arrive fort à propos, qu'elle entre : & vous, restez (c'étoit à moi à qui il parloit.)

Je restai donc, & sur le champ deux Dames entrèrent qui étoient modestement vêtues, dont l'une étoit une jeune personne de vingt ans, accompagné

d'une femme d'environ cinquante.

Toutes deux d'un air fort triste , & encore plus suppliant.

Je n'ai vû de ma vie rien de si distingué ni de si touchant que la physionomie de la jeune ; on ne pouvoit pourtant pas dire que ce fut une belle femme, il faut d'autres traits que ceux-là pour faire une beauté.

Figurez-vous un visage qui n'a rien d'assez brillant ni d'assez regulier pour surprendre les yeux , mais à qui rien ne manque de ce qui peut surprendre le cœur , de ce qui peut inspirer du respect, de la tendresse , & même de l'amour ; car ce qu'on sentoit pour cette jeune personne étoit mêlé de tout ce que je dis-là.

C'étoit, pour ainsi dire , une ame qu'on voyoit sur ce visage , mais une ame noble , vertueuse & tendre , & par conséquent charmante à voir.

Je ne dis rien de la femme âgée qui l'accompagnoit , & qui n'interessoit que par sa modestie & par sa tristesse.

Monsieur de Fécour en me congédiant , s'étoit levé de sa place , & caufoit debout au milieu du cabinet avec

ces

ces Messieurs ; il salua assez négligement la jeune Dame qui l'aborda.

Je sçais ce qui vous amene, lui dit-il, Madame ; j'ai révoqué votre mari, mais ce n'est pas ma faute s'il est toujours malade, & s'il ne peut exercer son emploi ; que voulez-vous qu'on fasse de lui ? ce sont des absences continuelles.

Quoi ! Monsieur, lui dit-elle, d'un ton fait pour tout obtenir, n'y a-t'il plus rien à esperer ? il est vrai que mon mari est d'une santé fort foible, vous avez eu jusqu'ici la bonté d'avoir égard à son état ; faites-nous encore la même grace, Monsieur ? ne nous traitez pas avec tant de rigueur ; (& ce mot de rigueur dans sa bouche, perçoit l'ame,) vous nous jetteriez dans un embarras dont vous seriez touché, si vous le connoissiez tout entier ; ne me laissez point dans l'affliction où je suis, & où je m'en retournerois, si vous étiez inflexible : (inflexible, il n'y avoit non plus d'apparence qu'on pût l'être,) mon mari se rétablira, vous n'ignorez pas qui nous sommes, & le besoin extrême que nous avons de votre protection, Monsieur.

Ne vous imaginez pas qu'elle pleura

E 5

en

en tenant ce discours; & je pense que si elle avoit pleuré, sa douleur en auroit paru moins serieuse & moins vraie.

Mais la personne qui l'accompagnoit, & qui se tenoit un peu au-dessous d'elle, avoit les yeux mouillez de larmes.

Je ne doutai pas un instant que Monsieur de Fécour ne se rendît; je trouvois impossible qu'il résistât: hélas! que j'étois neuf, il n'en fut pas seulement ému.

Monsieur de Fécour étoit dans l'abondance; il y avoit trente ans qu'il faisoit bonne chere; on lui parloit d'embarras, de besoin, d'indigence même, au mot près, & il ne sçavoit pas ce que c'étoit que tout cela.

Il falloit pourtant qu'il eût le cœur naturellement dur; car je crois que la prospérité n'acheve d'endurcir que ces cœurs-là.

Il n'y a plus moyen, Madame, lui dit-il, je ne puis plus m'en dédire, j'ai disposé de l'emploi; voilà un jeune homme à qui je l'ai donné, il vous le dira.

A cette apostrophe qui me fit rougir, elle jetta un regard qui m'adressoit un si doux reproche; eh quoi! vous aussi, sembloit-il me dire, vous contribuez

buez au mal qu'on me fait.

Eh non ! Madame , lui répondis-je dans le même langage , si elle m'entendit ; eh puis ! c'est donc l'emploi du mari de Madame que vous voulez que j'aie , Monsieur , dis-je à Monsieur de Fécour ; oui , reprit-il , c'est le même : je suis votre serviteur , Madame.

Ce n'est pas la peine , Monsieur , lui répondis-je en l'arrêtant. J'aime mieux attendre que vous m'en donniez un autre quand vous pourrez ; je ne suis pas si pressé , permettez que je laisse celui-là à cet honnête homme ; si j'étois à sa place , & malade comme lui , je serois bien aisé qu'on en usât envers moi , comme j'en use envers lui.

La jeune Dame n'appuya point ce discours , ce qui étoit un excellent procédé , & les yeux baissés attendit en silence que Monsieur de Fécour prît son parti , sans abuser par aucune instance de la générosité que je témoignois , & qui pouvoit servir d'exemple à notre Patron.

Pour lui , je m'apperçus que l'exemple l'étonna sans lui plaire , & qu'il trouva mauvais que je me donnasse
les

les airs d'être plus sensible que lui.

Vous aimez donc mieux attendre, me dit-il, voilà qui est nouveau. Eh bien, Madame, retournez-vous en? nous verrons à Paris ce qu'on pourra faire, j'y ferai après demain; allez, me dit-il à moi, je parlerai à Madame de Fécour.

La jeune Dame le salua profondément sans rien repliquer; l'autre femme la suivit, & moi de même, & nous sortîmes tous trois; mais du ton dont notre homme nous congedia, je désespérai que mon action pût servir de quelque chose au mari de la jeune Dame, & je vis bien à sa mine, qu'elle n'en auguroit pas une meilleure réussite.

Mais voici ce qui va vous surprendre; un de ces Messieurs qui étoient avec Monsieur de Fécour, sortit un moment après nous.

Nous nous étions arrêtés la jeune Dame & moi sur l'escalier, où elle me remercioit de ce que je venois de faire pour elle, & m'en marquoit une reconnoissance dont je la voyois réellement pénétrée.

L'autre Dame qu'elle nommoit sa mere, joignoit ses remerciemens aux siens,
&

& je présentois la main à la fille pour l'aider à descendre, (car j'avois déjà appris cette petite politesse, & on se fait honneur de ce qu'on sçait) quand nous vîmes venir à nous celui de ces Messieurs dont je vous ai parlé, & qui s'approchant de la jeune Dame; ne dînez-vous pas à Versailles avant que de vous en retourner, Madame, lui dit-il, en bredouillant, & d'un ton brusque;

Oui, Monsieur, répondit-elle. Eh bien, reprit-il, après votre dîné, venez me trouver à telle Auberge où je vais; je serois bien aise de vous parler, n'y manquez pas? venez-y aussi, vous, me dit-il, & à la même heure, vous n'en serez pas fâché, entendez-vous; adieu, bon jour, & puis il passa son chemin.

Or ce gros & petit homme, car il étoit l'un & l'autre, aussi-bien que bredouilleur, étoit celui dont j'avois été le moins mécontent chez Monsieur de Fécour, celui dont la contenance m'avoit paru la moins fâcheuse: il est bon de remarquer cela, chemin faisant.

Souçonnez-vous ce qu'il nous veut, me dit la jeune Dame? non, Madame,
lui

lui répondis-je ; je ne sçais pas même qui il est, voilà la première fois de ma vie que je le vois.

Nous arrivâmes au bas de l'escalier en nous entretenant ainsi, & j'allois à regret prendre congé d'elle ; mais au premier signe que j'en donnai : puisque vous & ma fille devez vous rendre tantôt au même endroit, ne nous quittez pas, Monsieur, me dit la mere, & faites-nous l'honneur de venir dîner avec-nous ; aussi bien après le service que vous avez tâché de nous rendre, serions-nous mortifiées de ne connoître qu'en passant un aussi honnête homme que vous.

M'inviter à cette partie, c'étoit deviner mes desirs. Cette jeune Dame avoit un charme secret qui me retenoit auprès d'elle, mais je ne croyois que l'estimer, la plaindre, & m'intéresser à ce qui la regardoit.

D'ailleurs j'avois eu un bon procédé pour elle, & on se plaît avec les gens dont on vient de mériter la reconnoissance. Voilà bonnement tout ce que je comprenois au plaisir que j'avois à la voir, car pour d'amour ni d'aucun sentiment approchant, il n'en étoit pas question

question dans mon esprit ; je n'y songeois pas.

Je m'applaudissois même de mon affection pour elle comme d'une attendrissement louable, comme d'une vertu, & il y a de la douceur à se sentir vertueux ; de sorte que je suivis ces Dames avec une innocence d'intention admirable, & en me disant interieurement, tu es un honnête homme.

Je remarquai que la mere dit quelques mots à part à l'hôteffe pour ordonner sans doute quelque aprêt ; je n'osai lui montrer que je soupçonnois son intention, ni m'y opposer, j'eus peur que ce ne fût pas lçavoir vivre.

Un quart-d'heure après on nous servit, & nous nous mîmes à table.

Plus je regarde Monsieur, disoit la mere, & plus je lui trouve une physionomie digne de ce qu'il a fait chez Monsieur de Fécour. Eh mon Dieu Madame, lui répondois-je, qui est-ce qui n'en auroit pas fait autant que moi en voyant Madame dans la douleur où elle étoit ? qui est-ce qui ne voudroit pas la tirer de peine ? Il est bien triste de ne pouvoir rien, quand on rencontre des personnes
dans

dans l'affliction & sur tout des personnes aussi estimables qu'elle l'est. Je n'ai de ma vie été si touché que ce matin, j'aurois pleuré de bon cœur si je ne m'en étois pas empêché.

Ce discours, quoique fort simple, n'étoit plus d'un Paysan, comme vous voyez; on n'y sentoit plus le jeune homme de village, mais seulement le jeune homme naïf & bon.

Ce que vous dites ajoute encore une nouvelle obligation à celle que nous vous avons, Monsieur, dit la jeune Dame en rougissant, sans qu'elle-même scût pourquoi elle rougissoit peut-être; à moins que ce ne fût de ce que je m'étois attendri dans mes expressions, & de ce qu'elle avoit peur d'en être trop touchée; & il est vrai que ces regards étoient plus doux que ses discours; elle ne me disoit que ce qu'elle vouloit, s'arrêtoit où il lui plaisoit; mais quand elle me regardoit, ce n'étoit plus de même, à ce qu'il me paroïssoit. Et ce sont-là des remarques que tout le monde peut faire, sur-tout dans les dispositions où j'étois.

De mon côté, je n'avois ni la gayeté,
ni

ni la vivacité qui m'étoient ordinaires , & pourtant j'étois charmé d'être-là ; mais je songeois être honnête & respectueux ; c'étoit tout ce que cet aimable visage me permettoit d'être ; on n'est pas ce qu'on veut avec de certaines mines, il y en a qui vous en imposent.

Je ne finirois point ; si je voulois rapporter tout ce que ces Dames me dirent d'obligeant, tout ce qu'elles me témoignèrent d'estime.

Je leur demandai où elles demeuroient à Paris, & elles me l'apprirent aussi-bien que leur nom, avec une amitié qui prouvoit l'envie sincère qu'elles avoient de me voir.

C'étoit toujours la mere qui répondoit la première ; ensuite venoit la fille qui appuyoit modestement ce qu'elle avoit dit, & toujours à la fin de son discours un regard où je voyois plus qu'elle ne me disoit.

Enfin notre repas finit ; nous parlâmes du rendez-vous que nous avions qui nous paroissoit très-singulier.

Deux heures sonnerent, & nous y allâmes ; on nous dit que notre homme achevoit de dîner, & comme il avoit a-

verti ses gens que nous viendrions , on nous fit entrer dans une petite sale où nous l'attendîmes, & où il vint quelques instans après, un cure-dent à la main. Je parle du cure-dent , parce qu'il sert à caractériser la réception qu'il nous fit.

Il faut le peindre, comme je l'ai déjà dit , un gros homme , d'une taille au-dessous de la médiocre, d'une allure assez pesante avec une mine de grandeur , & qui avoit la parole si rapide , que de quatre mots qu'il disoit , il en culbutoit la moitié.

Nous le reçûmes avec force révérences qu'il nous laissa faire tant que nous voulûmes, sans être tenté d'y répondre seulement du moindre salut de tête, & je ne crois pas que ce fût par fierté , mais bien par un pur oubli de toute cérémonie ; c'est que cela lui étoit plus commode , & qu'il avoit petit à petit pris ce pli là , à force de voir journellement des subalternes de son métier.

Il s'avança vers la jeune Dame avec le cure-dent , qui comme vous voyez , accompagnoit fort bien la simplicité de son accueil.

Ah bon , lui dit-il , vous voilà , &
vous

vous aussi, ajouta-t'il en me regardant; eh bien qu'est-ce que c'est, vous êtes donc bien triste, pauvre jeune femme (on sent bien à qui cela s'adressoit); qui est cette Dame-là avec qui vous êtes; est-ce votre mere, ou votre parente?

Je suis sa fille, Monsieur, répondit la jeune personne. Ah! vous êtes sa fille, voilà qui est bien, elle a l'air d'une honnête femme, & vous aussi, j'aime les honnêtes gens, moi. Et ce mari, quelle espece d'homme est-ce? d'où vient donc qu'il est si souvent malade? est-ce qu'il est vieux; n'y a-t'il pas un peu de débauche dans son fait. Toutes questions qui étoient assez dures, & pourtant faites avec la meilleure intention du monde, ainsi que vous le verrez dans la suite, mais qui n'avoient rien de moëlleux; c'étoit presque autant de petits affronts à essuyer pour l'amour propre.

On dit de certaines gens qu'ils ont la main lourde; cet honnête homme-ci ne l'avoit pas légère.

Revenons: c'étoit du mari dont il s'informoit; il n'est ni vieux, ni débauché, répondit la jeune Dame; c'est un homme de très-bonnes mœurs qui

n'a que trente-cinq ans, & que les malheurs qui lui sont arrivez, ont accablé; c'est le chagrin qui a ruiné sa santé.

Oui-da, dit-il, je le croirois bien, le pauvre homme; cela est fâcheux; vous m'avez touché tantôt, aussi-bien que votre mere, j'ai pris garde qu'elle pleuroit; eh dites-moi, vous avez donc bien de la peine à vivre, quel âge avez-vous?

Vingt ans, Monsieur, reprit-elle en rougissant. Vingt ans, dit-il, pourquoi se marier si jeune? vous voyez ce qui en arrive; il vient des enfans, des traverses, on n'a qu'un petit bien; & puis on souffre, & adieu le ménage. Ah ça, n'importe, elle est gentille votre fille fort gentille, ajouta-t'il en parlant à la mere, j'aimerois assez sa figure, mais ce n'est pas à cause de cela que j'ai eu envie de la voir; au contraire, puisqu'elle est sage, je veux l'aider, & lui faire du bien. Je fais grand cas d'une jeune femme qui a de la conduite, quand elle est jolie & mal à son aise, je n'en ai gueres vû de pareilles; on ne fuit pas les autres, mais on ne les estime pas. Continuez, Madame, continuez d'être toujours de même; tenez, je

je suis aussi fort content de ce jeune homme-là, oui, très-édifié; il faut que ce soit un honnête garçon de la manière dont il a parlé tantôt; allez, vous êtes un bon cœur, vous m'avez plu, j'ai de l'amitié pour vous; ce qu'il a fait chez Monsieur de Fécour est fort beau, il m'a étonné. Au reste, s'il ne vous donne pas un autre emploi (c'étoit à moi à qui il parloit & de Monsieur de Fécour,) j'aurai soin de vous, je vous le promets; venez me voir à Paris, & vous de même (c'étoit la jeune Dame que ces paroles regardoient;) il faut voir à quoi Monsieur de Fécour se déterminera pour votre mari; s'il le rétablit, à la bonne heure, mais indépendamment de ce qui en sera, je vous rendrai service moi, j'ai des vûes qui vous conviendront, & qui vous seront avantageuses. Mais affoyons-nous, êtes-vous pressée? il n'est que deux heures & demi, comptez-moi un peu vos affaires; je serai bien aise d'être un peu au fait; d'où vient est-ce que votre mari a eu des malheurs; est-ce qu'il étoit riche, de quel Pays êtes-vous?

D'Orleans, Monsieur, lui dit-elle;

F 3

ah

ah d'Orleans, c'est une fort bonne Ville, reprit-il, y avez-vous vos parens? qu'est-ce que c'est que votre histoire? j'ai encore un quart-d'heure à vous donner, & comme je m'intéresse à vous, il est naturel que je sçache qui vous êtes, cela me fera plaisir, voyons.

Monsieur, lui dit-elle, mon histoire ne sera pas longue.

Ma famille est d'Orleans, mais je n'y ai point été élevée. Je suis la fille d'un Gentilhomme peu riche, & qui demouroit avec ma mere à deux lieues de cette Ville dans une Terre qui lui restoit des biens de sa famille, où il est mort.

Aha, dit Monsieur Bono; (c'étoit le nom de notre Patron!) la fille d'un Gentilhomme: à la bonne heure, mais à quoi cela fert-il quand il est pauvre? Continuez:

Il y a trois ans que mon mari s'attacha à moi, reprit-elle: c'étoit un autre Gentilhomme de nos voisins; bon, s'écria-t'il là-dessus, le voila bien avancé avec sa noblesse: après.

Comme on me trouvoit alors quelques agrémens; oüi da, dit-il, on avoit
rai-

fon, ce n'est pas ce qui vous manque; oh, vous étiez mignone & une des plus jolies fille du Canton, j'en suis fûr: eh bien!

J'étois en même tems recherchée, dit-elle, par un riche Bourgeois d'Orleans.

Ah! passe pour celui-là, reprit-il encore, voilà du solide; c'étoit ce Bourgeois-là qu'il falloit prendre.

Vous allez voir, Monsieur, pourquoi je ne l'ai pas pris: il étoit bien fait, je ne le haïffois pas, non que je l'aimasse; je le souffrois seulement plus volontiers que le Gentilhomme, qui avoit pourtant autant de mérite que lui, & comme ma mere qui étoit la seule dont je dépendois alors, car mon pere étoit mort.

Comme, dis-je, ma mere me laissoit le choix des deux, je ne doute pas que ce léger sentiment de préférence que j'avois pour le Bourgeois, ne m'eût enfin déterminée en sa faveur, sans un accident qui me fit tout d'un coup pancher du côté de son rival.

On étoit à l'entrée de l'hyver, & nous nous promenions un jour ma me-

re & moi le long d'une forêt avec ces deux Messieurs; je m'étois un peu écartée, je ne sçai pour quelle bagatelle à laquelle je m'amusois dans cette campagne, quand un loup furieux sorti de la forêt, vient à moi en me poursuivant.

Jugez de ma frayeur; je me sauvai vers ma compagnie en jettant de hauts cris. Ma mere épouvantée voulut se sauver aussi, & tomba de précipitation; le Bourgeois s'enfuit, quoiqu'il eût une épée à son côté.

Le Gentilhomme seul tirant la sienne, resta, accourut à moi, fit face au loup & l'attaqua dans le moment qu'il alloit se jeter sur moi, & me dévorer.

Il le tua, non sans courir risque de la vie, car il fut blessé en plusieurs endroits, & même renversé par le loup, avec qui il se roula long-tems sur la terre sans quitter son épée, dont enfin il acheva ce furieux animal.

Quelques paysans dont les maisons étoient voisines de ce lieu; & qui avoient entendu nos cris, ne pûrent arriver qu'après que le loup fut tué, & enlevèrent

rent le Gentilhomme qui ne s'étoit pas encore relevé, qui perdoit beaucoup de sang, & qui avoit besoin d'un prompt secours.

De mon côté j'étois à six pas de là, tombée & évanouïe aussi-bien que ma mere qui étoit un peu plus loin dans le même état, de sorte qu'il fallut nous emporter tous trois jusqu'à notre maison, dont nous nous étions assez écartez en nous promenant.

Les morsures que le loup avoit faites au Gentilhomme étoient fort guérissables; mais sur la fureur de cet animal, on eut peur qu'elles n'eussent les suites les plus affreuses; & dès le lendemain ce Gentilhomme, tout blessé qu'il étoit, partit de chez nous pour la mer.

Je vous avouë, Monsieur, que je restai pénétrée du mépris qu'il avoit fait de sa vie pour moi (car il n'avoit tenu qu'à lui de se sauver aussi-bien que son rival) & encore plus pénétrée, de voir qu'il ne tiroit aucune vanité de son action, qu'il ne s'en faisoit pas valoir davantage, & que son amour n'en avoit pas pris plus de confiance.

F 5

Je

Je ne suis point aimé, Mademoiselle, me dit-il, seulement en partant; je n'ai point le bonheur de vous plaire, mais je ne suis point si malheureux, puisque j'ai eu celui de vous montrer que rien ne m'est si cher que vous.

Personne à présent ne me doit l'être autant que vous non plus, lui répondis-je sans aucun détour, & devant ma mere, qui approuva ma réponse.

Oùï, oùï, dit alors Monsieur Bonno, voilà qui est à uerveille, il n'y a rien de si beau que ces sentimens-là; quand ce seroit pour un Roman, je vois bien que vous l'épouserez à cause des morsures; mais tenez, j'aimerois encore mieux que ce loup ne fût pas venu; vous vous en seriez bien passé, car il vous fait grand tort: & le Bourgeois à propos court-il encore? Est-ce qu'il ne revint pas?

Il osa reparoître dès le soir même, dit la jeune Dame. Il revint au logis, & soutint pendant une heure la présence de ce rival blessé; ce qui me le rendit encore plus méprisable que son manque de courage dans le peril où il m'avoit abandonnée. Oh!

Oh! ma foi, dit Monsieur Bono, je ne sçai que vous dire, serviteur à l'amour en pareil cas; pour la visite, passe, je la blâme, mais pour ce qui est de sa fuite, c'est une autre affaire; je ne trouve pas qu'il ait si mal fait, moi, c'étoit-là un fort vilain animal, au moins, & votre mari n'étoit qu'un étourdi dans le fond. Achevez, le Gentilhomme revint, & vous l'épousâtes, n'est-ce pas?

Oùï, Monsieur, dit la jeune Dame, je crus y être obligée.

Ah! comme vous voudrez, reprit-il là-dessus, mais je regrette le fuyard, il valoit mieux pour vous, puisqu'il étoit riche; votre mari étoit excellent pour tuer des loups, mais on ne rencontre pas toujours des loups sur son chemin, & on a toujours besoin d'avoir de quoi vivre.

Mon mari, quand je l'épousai, dit-elle avoit, du bien, il jouïssoit d'une fortune suffisante. Bon, reprit-il, suffisante, à quoi cela va-t'il? tout ce qui n'est que suffisant ne suffit jamais; voyons, comment a-t'il perdu cette fortune?

Par

Par un Procès, reprit-elle, que nous avons eu contre un Seigneur de nos voisins pour de certains droits; Procès qui n'étoit presque rien d'abord, qui est devenu plus considérable que nous ne l'avions crû, qu'on a gagné contre nous à force de crédit, & dont la perte nous a totalement ruinez. Il a fallu que mon mari soit venu à Paris pour tâcher d'obtenir quelque emploi; on le recommanda à Monsieur de Fécour, qui lui en donna un; c'est ce même emploi qu'il lui a ôté ces jours passez, & que vous avez entendu que je lui redemandois. J'ignore s'il le lui rendra, il ne m'a rien dit qui me le promette; mais je pars bien consolée, Monsieur, puisque j'ai eu le bonheur de rencontrer une personne aussi généreuse que vous, & que vous avez la bonté de vous intéresser à notre situation.

Oùï, oùï, dit-il, ne vous affligez pas, comptez sur moi; il faut bien secourir les gens qui sont dans la peine; je voudrois que personne ne souffrît, voilà comme je pense, mais cela ne se peut pas. Et vous, mon garçon, d'où êtes-vous, me dit-il à moi? De Champagne,

gne, Monsieur, lui répondis-je.

Ah du Pays du bon vin, repit-il, j'en suis bien aise; vous y avez votre pere? ouï, Monsieur; tant mieux, dit-il, il pourra donc m'en faire venir, car on y est souvent trompé: eh! qui êtes-vous?

Le fils d'un honnête homme qui demeure à la campagne, répondis-je; (c'étoit dire vrai) & pourtant esquiver le mot de Payfan qui me paroïsoit dur; les synonymes ne sont pas défendus, & tant que j'en ai trouvé là-dessus, je les ai pris; mais ma vanité n'a jamais passé ces bornes-là; & j'aurois dit tout net, je suis le fils d'un Payfan, si le mot de fils d'un homme de la campagne ne m'étoit pas venu.

Trois heures sonnerent alors; Monsieur Bono tira sa montre, & puis se levant: ah ça, dit-il, je vous quitte, nous nous reverrons à Paris, je vous y attend, & je vous tiendrai parole: bon jour, je suis votre serviteur. A propos, vous en retournez-vous tout à l'heure; j'envoie dans un moment mon équipage à Paris; mettez-vous, dedans, les voitures sont cheres, & ce sera autant d'épargné.

La-

La-dessus il appella un laquais. Picard se prépare-t'il à s'en aller, lui dit-il? ouï, Monsieur, il met les chevaux au carrosse, répondit le Domestique. Eh bien, dis-lui qu'il prenne ces Dames & ce jeune homme, reprit-il: adieu.

Nous voulumes le remercier, mais il étoit déjà bien loin: nous descendîmes, l'équipage fut bientôt prêt, & nous partîmes très-contens de notre homme & de sa brusque humeur.

Je ne vous dirai rien de notre entretien sur la route; arrivons à Paris, nous y entrâmes d'assez bonne heure pour mon rendez vous, car vous sçavez que j'en avois un avec Madame de Ferval chez Madame Remy dans un fauxbourg.

Le Cocher de Monsieur Bono mena mes deux Dames chez elles, où je les quittai après plusieurs complimens, & de nouvelles instances de leur part pour les venir voir.

De-là je renvoyai le Cocher, je pris un Fiacré, & je partis pour mon fauxbourg.

Fin de la quatrième Partie.

154
5

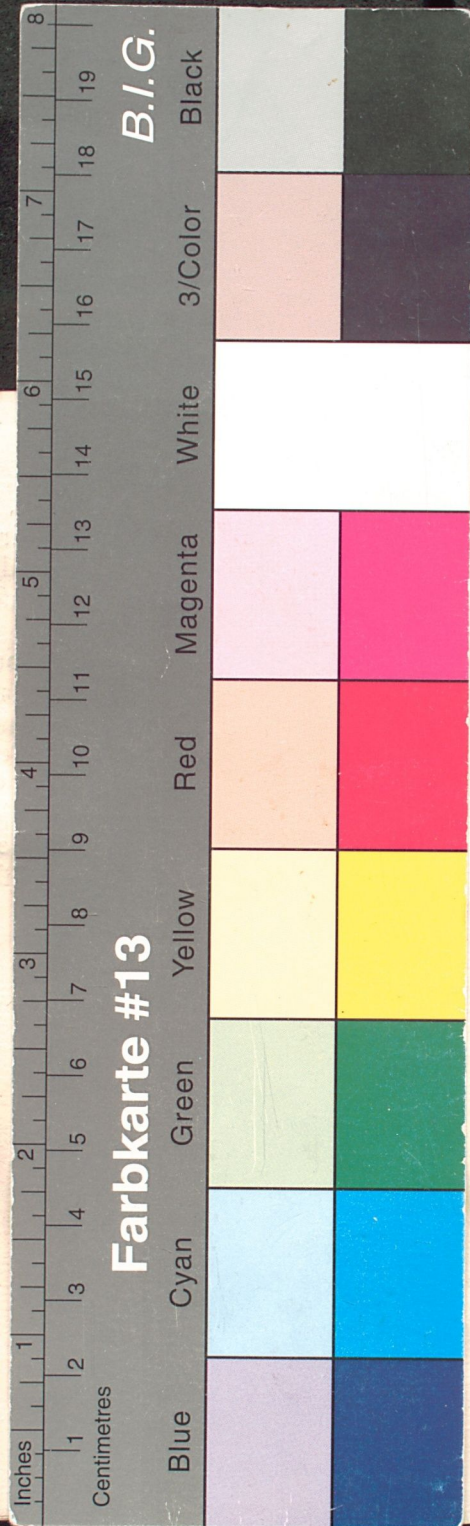
AB: 106 154

X 2599 265

I 2 4103 X







LE PAYSAN
PARVENU,

OU

LES MEMOIRES
DE M * * *.

Par M. DE MARIVAUX.

QUATRIEME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez C. DE ROGISSART & Sœurs.
M. D. C. C. XXXV.